LE SECOND MARI,

COMÉDIE EN TROIS ACTES ET EN VERS,

PAR M. FÉLIX ARVERS;

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre Français, le 3 avril 1841.

DISTRIBUTION :

COURVILLE, riche commerçant	M. Geffroy.
JOLLIVET, son ami	M. Samson.
DIEUDONNÉ, commis de Courville	M. Paul Laba.
LE COMTE DE VARANGE	M. Mirecour.
Mme COURVILLE	Mlle Anaïs.
ISAURE, nièce de Courville	Mlle Denain.
TOM, domestique de Courville	M. Riché.

La scène est à Paris, chez Courville.

ACTE I.

Un salon élégant. — Porte au fond et portes latérales. Dans l'angle du fond, à la droite du spectateur, une cheminée avec pendule. Dans l'angle opposé, à gauche, une porte. Du même côté, sur le premier plan, un secrétaire; à droite, sur le premier plan, une table.

SCÈNE I.

DIEUDONNÉ, JOLLIVET.

DIEUDONNÉ.

C'est vous! vous me voyez si joyeux, si surpris!
Vous, monsieur Jollivet! vous, en France! à Paris!
Le ciel vous rend à nous! Que de reconnaissance
Je lui dois!

JOLLIVET.

Cher enfant!

DIEUDONNÉ.

Après trois ans d'absence!
Et qu'avez-vous donc fait pendant tout ce temps-là?

JOLLIVET.

Bien des choses : plus tard, je te dirai cela;
Tu verras mon rapport, tu liras l'historique
De nos excursions au centre de l'Afrique :
Envoyé par l'État, avec plusieurs savans,
Nous avons pénétré dans ces sables mouvans,
Et bravement poussé nos courses pacifiques
Chez des gaillards de mœurs fort peu scientifiques.
Les faits prodigieux dont nous fûmes témoins...

DIEUDONNÉ

J'entends, votre rapport dira tout.

JOLLIVET.

Pour le moins.
Mais, qui me prend? Faut-il qu'ainsi je t'entretienne
De mon histoire, à moi? Dis-moi plutôt la tienne,
Parlons d'abord de toi, dont je fus le tuteur,
Et dont je suis resté l'ami, le protecteur;
De toi que, dans le temps, en quittant cette ville,
J'ai fait entrer commis chez mon ami Courville;
Enfin, parle, dis-moi les nouvelles d'ici,
Comment va tout le monde?

DIEUDONNÉ.

Oh! très bien, Dieu merci.
Cependant le patron, depuis son mariage,
Car il s'est marié pendant votre voyage...

JOLLIVET.

Courville!

DIEUDONNÉ.

Quinze mois après votre départ;
Perdu dans vos déserts, où vous en faire part?

JOLLIVET.

C'est juste; mais faut-il que je le complimente?
Entre nous, là, sa femme?...

DIEUDONNÉ.

Oh! sa femme est charmante.

JOLLIVET.

Je n'en suis pas surpris, et le sort a traité,
Toujours, ce garçon-là comme un enfant gâté.

DIEUDONNÉ.

Et, durant ces trois ans, ajoutez, je vous prie,
Que, des hasards heureux aidant son industrie,
Il a presque triplé sa fortune.

JOLLIVET.

Vraiment?
Tant de bonheur! car rien n'y manque.

DIEUDONNÉ.

Assurément.
Et, pourtant, on dirait, alors qu'on l'examine,
Que quelque ennui profond le travaille et le mine.

JOLLIVET.

Lui! Courville!

DIEUDONNÉ.

Et, notez encor... rapprochement
Bizarre... que cela date, précisément,
De son mariage.

JOLLIVET.

Ah!

DIEUDONNÉ.

Mon esprit se torture,
Sans pouvoir hasarder la moindre conjecture:
Quoi qu'il en soit, chez lui, le moral est frappé.
Toujours silencieux, sombre et préoccupé,
L'esprit toujours tendu vers une idée unique,
Pris parfois, tout-à-coup, d'une terreur panique,
A ses traits contractés, à ses regards ardens,
On devine un combat qui se livre au dedans:
Quel est cet ennemi ténébreux qui s'attache
Sur un homme de bien, dont la vie est sans tache?
Quel poison si subtil peut ainsi pénétrer
Jusqu'au fond d'un bonheur que tout semble assurer?
C'est ce que nul ne sait: la seule chose sûre,
C'est qu'il nourrit, au cœur, quelque grande blessure,
Qui reste, pour nous tous qui le voyons souffrir,
Impossible à sonder, et, peut-être, à guérir.

JOLLIVET.

Allons, c'est impossible, et, toi, tu t'exagères
Quelques distractions, sans doute, passagères.

DIEUDONNÉ.

Plût au ciel! mais tous ceux dont il est entouré,
Savent que le portrait n'est pas exagéré.

JOLLIVET.

Je n'en puis revenir; c'est extraordinaire.
Lui, l'homme le meilleur et le plus débonnaire!
Un changement pareil, et dans si peu de temps!
Je n'y comprends rien, moi, son ami de vingt ans.
Mais revenons à toi, car, vraiment, je t'oublie:
Que dis-tu? que fais-tu? Parle, je t'en supplie.
Comment te trouves-tu dans cette maison-ci?
Es-tu content?

DIEUDONNÉ.

Hélas!

JOLLIVET, avec intérêt.

Tu soupires aussi!
Serais-tu malheureux? Dis-moi tout, je t'en prie!
Est-ce que ton patron, par sa bizarrerie?..

DIEUDONNÉ.

Monsieur Courville! Il n'est pour rien dans mon ennui,
Et j'aurais tort, pour moi, de me plaindre de lui.
Au contraire, il m'admet dans son commerce intime,
Il me comble d'égards et de marques d'estime;
Il a, le mois dernier, doublé mon traitement;
(Désignant la porte dans l'angle à gauche.)
Il me fait loger là, dans son appartement,
Et, pour récompenser, dit-il, mes bons services,
Il m'accorde une part dans tous ses bénéfices.

JOLLIVET.

C'est donc sa femme, alors?

DIEUDONNÉ.

Sa femme! la bonté,
La prévenance même!

JOLLIVET.

Enfin, de quel côté
Vient ce chagrin, et qui faut-il que je soupçonne?

ISAURE, dans la coulisse, au fond.

Mon oncle!

JOLLIVET, remontant la scène et regardant au fond.

On vient: quelle est cette jeune personne?
Dis?

DIEUDONNÉ.

C'est mademoiselle Isaure.

JOLLIVET.

Isaure!.. attends,
La nièce du patron?

DIEUDONNÉ.

C'est cela.

JOLLIVET.

Dans le temps,
Quand son frère mourut, en laissant une fille,
Courville s'en chargea. C'est qu'elle est fort gentille,
Maintenant!

SCÈNE II.

Les Mêmes, ISAURE, puis COURVILLE.

ISAURE, entrant par le fond.

Par ici, mon oncle, par ici.

DIEUDONNÉ.

Courville est sur ses pas!

JOLLIVET, allant au-devant de Courville, qui entre par la porte du fond.

Courville!

COURVILLE.

Ah! le voici!
Embrassons-nous, d'abord!
(Ils s'embrassent.)
Je te revois en vie!
C'est toi! Tu n'es pas mort!

JOLLIVET.

Et j'en ai peu l'envie.

COURVILLE.

Es-tu las de courir?

JOLLIVET.

Oui, j'ai pris mon congé.

COURVILLE, lui prenant les mains.

Il est toujours le même.

JOLLIVET, à part.

Hélas! qu'il est changé!
(Haut.)
Ça, tu n'as pas perdu ton temps en mon absence.
Comment! te voilà riche, et presque une puissance;
Dieudonné m'a tout dit. Reçois mon compliment,
Cher ami; sans compter que cet événement
N'est pas le plus heureux encore de ta vie:
Ton mariage...

COURVILLE, avec un léger embarras.

Eh quoi?

JOLLIVET.

J'en ai l'âme ravie
Pour ma part.

COURVILLE, de même.

Bon, c'est bon.
(Détournant la conversation.)
Voyons, tu ne dis rien
A ma nièce? Comment la trouves-tu?

JOLLIVET, passant près d'Isaure.

Fort bien!
La grace, la beauté, tout a grandi chez elle!

Voulez-vous m'embrasser, ma belle demoiselle?

ISAURE.

Avec bien du plaisir, Monsieur!

JOLLIVET, après l'avoir embrassée.

C'est étonnant,
Le train dont les enfans grandissent maintenant!

COURVILLE, à Jollivet.

Tu loges ici?

JOLLIVET.

Mais...

COURVILLE.

De la cérémonie!
Dieudonné, vous savez...

JOLLIVET.

C'est de la tyrannie!

COURVILLE, à Dieudonné.

Le petit entresol; faites-y tout porter.

JOLLIVET, à Courville.

Dis-moi, ne vas-tu pas, d'abord, me présenter
A ta femme?.. Je suis curieux...

COURVILLE.

Rien ne presse:
Elle n'est pas visible; attends qu'elle paraisse.

(A Dieudonné.)

Allez, mon ami.

JOLLIVET, à Dieudonné.

Va; plus tard, nous causerons.
Tu me dois un aveu, nous en reparlerons.

(Dieudonné sort par le fond.)

SCÈNE III.

JOLLIVET, COURVILLE, ISAURE.

COURVILLE.

Tu m'as fait là, mon cher, un cadeau véritable:
Actif, laborieux, d'humeur douce et traitable.
Dans un autre moment, nous parlerons de lui,
Les affaires viendront plus tard; mais, aujourd'hui,
Je ne veux que fêter ton heureuse arrivée:
Ma journée est à toi, je te l'ai réservée.
Ces bons jours-là, pour moi, viennent si rarement!

JOLLIVET, à part.

Encore! Dieudonné dit vrai, c'est alarmant;
Mais, sur lui, désormais, l'œil de l'amitié veille.

COURVILLE.

Au surplus, mon ami, tu tombes à merveille,
Car un événement heureux et souhaité,
Va rendre à ma maison quelque peu de gaîté;
Mais, entre nous, le bruit m'importune et me lasse.
Tu suivras les détails de la noce à ma place.

JOLLIVET.

Et qui donc se marie?

COURVILLE.

Isaure que voilà,
Dans un mois... Dieudonné ne t'a pas dit cela?
Elle épouse le fils d'un banquier de Marseille.

JOLLIVET.

Si loin!

COURVILLE.

Depuis long-temps la raison me conseille
D'étendre mon commerce, et, par ce coup hardi,
Je m'ouvre, en un seul jour, tous les ports du Midi.

JOLLIVET.

Et l'enfant, cela va sans dire, est enchantée?

COURVILLE.

Tu comprends que d'abord je l'avais consultée;
Elle a mis une grace à tout.

ISAURE, avec embarras.

Mon Dieu, j'ai dû
Répondre sur ce point comme j'ai répondu.
Quand je songe à l'état où vous m'avez trouvée,
Orpheline et sans bien vous m'avez élevée;
Chaque jour fut marqué par un nouveau bienfait;
Un père eût fait pour moi moins que vous n'avez fait.
Je m'en suis souvenue, et ma reconnaissance
Vous était un garant de mon obéissance.

JOLLIVET, qui l'a observée, à part.

C'est bizarre: on dirait, en répondant ainsi...

TOM, au fond, annonçant.

Le comte de Varange.

COURVILLE.

Eh quoi! le Comte ici!
Faites entrer.

(Tom sort.)

JOLLIVET.

Un Comte! Excuse ma surprise.

COURVILLE.

C'est mon associé dans certaine entreprise,
Un commanditaire.

JOLLIVET.

Ah!

COURVILLE.

Le faubourg Saint-Germain
Et la Bourse, aujourd'hui, se tiennent par la main,
Et le siècle confond, sans que nul œil s'en blesse,
La noblesse de l'or et l'or de la noblesse;
Au surplus, il nous quitte; il est nommé, dit-on,
Ministre-résident de France à Washington.

(Le Comte paraît au fond.)

(A Isaure.)

Laisse-nous, mon enfant.

(Isaure sort par le fond, en échangeant avec le Comte une profonde salutation.)

SCÈNE IV.

JOLLIVET, COURVILLE, LE COMTE.

LE COMTE.

Pardon! je vous dérange,
Mon cher associé?

COURVILLE.

Point, mon cher de Varange.
Que devenez-vous donc? C'est la première fois
Que vous venez nous voir depuis plus d'un grand (mois?

LE COMTE.

Oh! ne m'en parlez pas: je viens des Pyrénées...

COURVILLE.

Vous!

LE COMTE.

C'est ma tante; il faut que toutes les années
J'aille conduire aux Eaux une tante que j'ai,
Et qui croit à cela; c'est un grand préjugé,
Mais, enfin, vous sentez les égards que mérite
Une tante, un parent... surtout dont on hérite.
Ajoutez, cette fois, qu'il m'a fallu partir
Brusquement un beau soir, sans pouvoir avertir.

COURVILLE.

Je me disais aussi: nous avions l'habitude...
Mais que je vous présente un compagnon d'étude

Dont le nom jusqu'à vous sans doute est parvenu,
Le savant Jollivet.

LE COMTE, passant au milieu.

Si ce nom m'est connu!
Votre main, et souffrez que je me félicite,
Monsieur, de voir de près une gloire qu'on cite;
C'est vous, à quel bonheur le ciel me réservait!
Ce savant Canivet!

JOLLIVET, s'inclinant.

Oui, Monsieur... Jollivet.

COURVILLE.

Il vient de mission, mission magnifique...

LE COMTE.

Je sais, politique...

JOLLIVET, de même.

Oui, Monsieur... scientifique.

LE COMTE.

Vous fîtes un traité, justement applaudi,
Sur les peuples du Nord...

JOLLIVET, de même.

Oui, Monsieur... du Midi.

LE COMTE.

Et vous avez pris part au voyage historique
Entrepris en Asie...

JOLLIVET, de même.

Oui, Monsieur... en Afrique.

LE COMTE.

J'y suis parfaitement, vous voyez.

JOLLIVET.

Ah! combien
Vous me flattez, Monsieur.

(A part.)

Il me connaît très bien!

COURVILLE, au Comte.

Mais, dites-moi: quelqu'un me donnait l'assurance,
Hier, que vous alliez bientôt quitter la France,
Et partiez pour ces bords, terre de liberté,
Cette jeune Amérique...

LE COMTE,

Oui; l'on m'a présenté
Pour ce poste, en effet; mais la diplomatie
Est fort peu de mon goût, et je les remercie.

COURVILLE.

Comment! vous refusez!

LE COMTE.

Oui, deux mots de ma main...

COURVILLE.

Et qui sont envoyés?

LE COMTE.

Qui le seront demain.
A vous dire le vrai, je suis peu fanatique
De ce que vous nommez l'état démocratique.
Si l'on m'eût consulté, pour moi, j'aurais voulu
Naître dans l'âge d'or du pouvoir absolu.
Adorateur de l'art et de la fantaisie,
Je mêle à toute chose un peu de poésie;
J'aime à me laisser vivre, et n'ai jamais goûté
Cette laborieuse et rude liberté,
Ces pouvoirs à toujours tenir en équilibre,
Et suis trop paresseux pour vouloir être libre.

JOLLIVET.

Pourtant Monsieur s'est fait industriel; c'est là
Une profession pénible.

LE COMTE.

Oh! pour cela,
C'est bien la plus étrange histoire, foi de comte,
Qui puisse... il faut, parbleu! que je vous la raconte.
C'était l'hiver dernier, je crois au carnaval,
Les Bouffes, ce soir-là, donnaient un festival,
J'étais dans une loge, attentif au programme,
Auprès d'un monsieur seul...

COURVILLE.

J'étais avec ma femme.

LE COMTE.

Vous croyez?.. C'est possible. Enfin, quoi qu'il en soit,
J'étais là, quand mon œil, par hasard, aperçoit
Je ne sais quel papier par terre, entre la place
De Monsieur et la mienne. Etonné, je ramasse...
C'était... Je vous le donne en cent.

JOLLIVET.

Oh! je me rends.

LE COMTE.

Un billet de banque.

JOLLIVET.

Ah! c'était...

LE COMTE.

De mille francs.
Je crois que mon voisin est le propriétaire
De ce billet trouvé sous un fauteuil, à terre,
Et je le lui remets... Nouvel étonnement.
Cela n'est pas à moi, me répond-il.

JOLLIVET.

Vraiment!

LE COMTE.

Et me voilà tenant et ne pouvant remettre
Ce malheureux billet, qui demeurait sans maître.

JOLLIVET.

Vous disiez vrai; l'histoire est neuve, sur ma foi.
Jamais ces hasards-là ne m'arrivent, à moi.

LE COMTE.

Mais, enfin, une idée, une lueur divine
M'éclaire; devinez...

JOLLIVET.

Jamais je ne devine,
Je vous l'ai déjà dit.

LE COMTE.

C'est juste; m'adressant
A mon voisin: « Le cas est fort embarrassant.
L'argent n'est pas à vous, à moi pas davantage;
Il ne nous convient pas d'en faire le partage,
Mais c'est ensemble, enfin, que nous l'avons trouvé.
Dépensons-le de même. — Eh bien! soit, approuvé,
Me dit-il. Je suis peu liant de ma nature,
Mais j'aime assez le tour piquant de l'aventure. »
En effet, cinq ou six dîners au restaurant,
Chez Chevet, en un mois, nous mirent au courant,
Mais ces relations qu'avait ainsi fait naître
Le hasard, nous avaient permis de nous connaître:
La rencontre finit par une liaison.
Courville, car c'est lui, m'admit dans sa maison.
Je vis son existence occupée, et l'envie
Me prit de l'imiter, à moi qui, de ma vie,
N'avais fait que rêver et tourner à tout vent;
C'était une raison de nous voir plus souvent,
D'ailleurs. Je mis chez lui, car je connaissais l'homme,
Quelques cent mille francs de fonds. Et voilà comme
Un billet égaré, les dîners chez Chevet,
M'ont fait industriel, excellent Canivet.

JOLLIVET.

Il y tient!

LE COMTE.

Ajoutez, une affaire excellente,

Quoique sa marche soit, pour l'instant, un peu lente.
Un concurrent nous fait un procès, m'a-t-on dit?
S'il est vrai, disposez de moi, de mon crédit.

COURVILLE.

Dites de vos conseils; quoique tard commencée,
Votre éducation est assez avancée:
Ce cher Comte! il travaille, il ne néglige rien,
Et, pour un débutant, il va déjà très bien.

(Signe de modestie du Comte.)

Ce qui me fait penser...

JOLLIVET.

A quoi donc, je te prie?

COURVILLE.

Tu t'occupais aussi, dans le temps, d'industrie.
Si je te faisais voir nos plans et nos devis,
Tu pourrais, à ton tour, nous donner ton avis.

JOLLIVET.

Avec plaisir, mon cher.

COURVILLE.

J'abuse, en conscience.

JOLLIVET.

Allons donc! Tout mon temps et toute ma science
Ne sont-ils pas à toi? C'est conclu, je ferai
Mon rapport sur l'affaire, et te le remettrai.

COURVILLE.

Nous le lirons avec grand plaisir, je t'assure.

(Au Comte.)

Car vous ferez très bien d'en prendre aussi lecture.
Un savant tel que lui! C'est une occasion
D'achever promptement votre éducation.

LE COMTE.

Certe! et ces leçons-là me sont trop précieuses...

JOLLIVET.

Ah! Monsieur!

LE COMTE.

Mais, parlons de choses sérieuses:
C'est ce soir le fameux début à l'Opéra,
Grande solennité; tout Paris y sera;
Un tenor merveilleux, dont on fait un éloge
A l'avance! J'ai pu retenir une loge.
Votre femme aime peu le spectacle, je crois;
Allons-y tous les deux, ou plutôt tous les trois.

(A Jollivet.)

Car Monsieur voudra bien me faire aussi la grace,
Je l'espère, du moins, d'accepter une place?

JOLLIVET.

Comment, Monsieur! je suis vraiment trop honoré,
Et, si Courville accepte, assurément, j'irai.

COURVILLE.

Merci, mon cher ami, de votre politesse;
Mais il faudrait quitter, et ma femme et ma nièce,
Et, si j'allais tout seul, m'amuser quelque part,
J'aurais comme un remords de leur voler leur part.

LE COMTE.

Je suis désespéré, vraiment... Eh mais! j'oublie
Un moyen excellent! Et tout se concilie:
Si vous ne quittiez pas ces dames?

COURVILLE.

Et comment?

LE COMTE.

Je me souviens; la loge est de six, justement!

JOLLIVET.

Comme cela se trouve!

COURVILLE.

En ce cas, mon cher Comte,
C'est différent.

LE COMTE.

Eh bien! c'est convenu, j'y compte.
Ces dames voudront bien m'excuser, entre nous,
Si je n'ai pas moi-même été...

COURVILLE.

Rassurez-vous.

LE COMTE.

On m'attend; je suis pris toute la matinée;
J'apporterai la loge ici, dans la journée,
Cependant. Au revoir, cher Courville, à tantôt;
Et vous, mon cher monsieur Canivet, à bientôt.

(Il sort par le fond.)

SCÈNE V.

JOLLIVET, COURVILLE.

COURVILLE.

Heureuse insouciance! Oui, mon cher, sa folie,
Seule, parfois, fait trève à ma mélancolie.

JOLLIVET.

Ah ça! c'est donc bien vrai? tu souffres, en secret,
Depuis ton mariage?..

COURVILLE.

Eh quoi!..

JOLLIVET.

Car il paraît
Qu'on s'en est aperçu. Point de supercherie,
Courville, parle-moi franchement, je t'en prie;
Quel est donc ce malheur, qui te brise et t'abat?
Dis? regretterais-tu les jours du célibat!
C'était là, j'en conviens, un temps à faire envie,
Et nous menions, ma foi, bonne et joyeuse vie.
Temps heureux, que ce temps où nous étions garçons!
Hein! en avons-nous fait, de toutes les façons!
Je dis *nous*, c'est un trope, une forme oratoire;
Car c'était toujours toi le héros de l'histoire:
J'étais pour le conseil, moi, comme plus prudent,
Et tenais, près de toi, l'emploi de confident.
Le ciel, comme d'abord j'ai pu le reconnaître,
Pour de pareils succès, ne m'avait pas fait naître;
Contraint d'y renoncer, pour mon compte, j'ai mis
Ma consolation dans ceux de mes amis.

COURVILLE.

Ce brave ami, c'est vrai: dans toute circonstance,
J'ai trouvé, chez lui, bonne et fidèle assistance.

JOLLIVET.

Serait-ce quelque amour que tu regretterais!
Tu peux m'en croire, moi, qui les ai vus de près:
Tu n'as pas, à tout prendre, une bonne fortune,
Qui vaille un tel honneur. Si fait, j'en excepte une:
Femme à part, qui n'a rien de commun, celle-là,
Avec ces passions dont je te parlais là.
C'est une honnête femme, et que, malgré sa faute,
Pour moi, je tiens encore en estime plus haute,
Que ces froides vertus dont la rigidité
N'a pas même, pour soi, l'honneur d'avoir lutté;
Mais, elle, quels combats! quelle lutte obstinée!
Enfin, probablement, c'était sa destinée!
Mais, si jamais erreur dut trouver indulgens
Ceux qui se sentent, là, des cœurs d'honnêtes gens,
C'est celle, assurément, d'une femme brisée
Par l'effort d'un combat qui l'avait épuisée,
Et qui, contre elle-même, implorant un abri,
N'en trouvait nulle part, même dans son mari!

Un fort mauvais sujet, âme épaisse et vulgaire,
Indigne d'un trésor qu'il ne comprenait guère...
Du reste, c'est hasard, si j'ai su ton secret :
On résistait, et toi, ta santé s'altérait,
Tu parlais de mourir!

COURVILLE.
Tu fus ma Providence!

JOLLIVET.
....Plus tard, je fus chargé de la correspondance,
Ce qui me fait songer que je les ai toujours,
Ces lettres-là : fais-moi penser, un de ces jours,
A te les rapporter : cette mesure prise,
Autrefois, par prudence, et de peur de surprise,
Doit être sans objet, maintenant : te voilà
Marié; le roman, sans doute, a fini là.
Mais, combien d'incidens et de charmans chapitres!
Signaux, tendres regards, amoureuses épîtres,
Et, quand l'occasion d'écrire vous manquait,
Nous avions inventé l'ingénieux bouquet,
Dont les fleurs indiquaient, à la première vue,
Par leur nombre et leur rang, l'heure de l'entrevue.
Et ce jour qu'un billet, par un malentendu,
Alla droit au mari!

COURVILLE.
C'est que j'étais perdu!

JOLLIVET.
Pas moyen de nier; il allait tout apprendre,
Sans la précaution, que l'on t'avait fait prendre,
De mettre un autre nom sur l'adresse; celui
De la femme de chambre, un excellent appui...
Ce diable d'homme était un terrible adversaire!
Jamais secours d'ami ne fut plus nécessaire.
Le soir, dans le salon, pas moyen de causer,
D'échanger un regard, un mot, sans s'exposer.
Mais je veillais sur vous, moi, votre bon génie.

COURVILLE.
Oui, tu te dévouais...

JOLLIVET.
Je savais sa manie :
Il avait un amour très vif pour le piquet
Et les échecs : jamais la ruse ne manquait.
Je venais, tous les soirs, lui faire sa partie :
Je suis, je peux le dire ici, sans modestie,
D'une assez belle force à ces jeux-là : pourtant,
Je perdais chaque fois. Il était si content,
Qu'il en voulait toujours. Diversion savante,
Tactique, qui me fait grand honneur, je m'en vante.
Tu ne m'écoutes plus! Pourquoi te détourner?
Vraiment, ces souvenirs semblent t'importuner.
La chose aurait-elle eu quelque fâcheuse issue?
L'aventure, en un mot, aurait-elle été sue,
La femme compromise? as-tu quelque remord?
Le mari?..

COURVILLE.
Le mari, Jollivet... Il est mort.

JOLLIVET.
Mort! Que m'apprends-tu là! comment, est-ce possible!
Lui!

COURVILLE.
Tu sais quelle était son humeur irrascible :
Au sortir d'un repas, encor tout échauffé,
Il s'est pris de querelle, un soir, dans un café,
Avec un officier, tout aussi peu traitable,
Sans doute; enfin, un duel était inévitable.
Que dirai-je de plus! Atteint mortellement
A la poitrine, il n'a survécu qu'un moment.

JOLLIVET.
Mort!

COURVILLE.
Sans avoir jamais rien su, sans que personne
Connaisse notre amour, ou même le soupçonne :
Le secret n'a que toi, toi seul, pour confident.

JOLLIVET.
Ma foi, c'est, à tout prendre, un heureux accident.
Un pareil homme!.. Mais, dis-moi, la pauvre dame,
Qu'est-elle devenue?

COURVILLE.
Elle est...

(Mme Courville entre par la droite.)

SCÈNE VI.

LES MÊMES, Mme COURVILLE.

COURVILLE, *présentant sa femme à Jollivet.*
Elle est ma femme.

Mme COURVILLE, *troublée.*
Ciel! monsieur Jollivet!

COURVILLE.
Eh bien! vous rougissez!
C'est Jollivet, ma chère, un ami.

Mme COURVILLE, *de même.*
Je le sais...

COURVILLE.
Vous ne lui dites rien!

Mme COURVILLE, *de même.*
Pardonnez, si j'hésite :
Une visite aussi soudaine...

COURVILLE.
Une visite!
C'est mieux, ma bonne amie : il reste, désormais,
Il s'installe chez nous, pour n'en sortir jamais;
De plus, nous allons tous, pour fêter sa venue,
A l'Opéra, ce soir; la loge est retenue.

TOM, *au fond.*
On demande Monsieur.

COURVILLE, *contrarié.*
Plus tard.

TOM.
C'est un paiment.

COURVILLE.
Où donc est le caissier?

TOM.
Il est, en ce moment,
A la Banque.

COURVILLE.
Ah! c'est vrai... Moi, je vous laisse ensemble.
Vous êtes, avec lui, bien froide, ce me semble.
Un peu plus d'abandon, soyez aimable, allez,
Ce vous est si facile, à vous, quand vous voulez.

(Il sort par le fond, suivi du domestique.)

SCÈNE VII.

JOLLIVET, Mme COURVILLE.

Mme COURVILLE.
Excusez-moi, Monsieur, la vue inopinée
Du témoin d'un passé...

JOLLIVET.
Je vous ai devinée;
Mais le présent, déjà, n'a-t-il pas effacé
La trace d'une erreur, morte dans le passé?

Quant à moi, dont l'aspect, à ce point, vous effraie,
J'ai tout oublié, tout... hors mon amitié vraie;
Tournez donc, sans rougir, les yeux de mon côté;
Le confident n'est plus, l'ami seul est resté.

Mme COURVILLE.

Eh bien! cette amitié, déjà mise à l'épreuve,
Si j'osais en attendre une nouvelle preuve?

JOLLIVET.

Quoi que ce soit, parlez, Madame!

Mme COURVILLE.

Vous savez
Si j'aime mon mari, vous! Eh bien! vous pouvez
Me rendre un grand service.

JOLLIVET.

A vous! Daignez m'apprendre
Comment, et sur-le-champ, quoi qu'il faille entrepren-
(dre....

Mme COURVILLE.

Revenu parmi nous, d'aujourd'hui seulement,
Peut-être avez-vous vu, déjà, quel changement
Des causes, que je n'ai pas encor devinées,
Ont produit, chez Courville, en moins de deux années?

JOLLIVET.

Dieudonné, ce matin, m'avait mis au courant.
Et vous dire à quel point la chose me surprend!
Je devine: avec vous, injuste, atrabilaire...

Mme COURVILLE.

Non; jamais il n'a fait plus d'efforts pour me plaire:
Accourant au-devant de mes moindres désirs,
Il prodigue, pour moi, le luxe et les plaisirs;
Mais, qu'importe cela? Mon œil perçant de femme
A su, depuis long-temps, descendre dans son âme,
Hélas! et ma tendresse, alarmée, a pu voir
Un chagrin qu'il nous cache, et que je veux savoir.
J'ai tout essayé, tout, les prières, l'adresse,
Pour savoir le secret de ce mal qui l'oppresse:
Eh bien! jusqu'à présent, je n'ai rien obtenu;
Mais, Monsieur, grace au ciel, vous voilà revenu.
Si j'ai mal réussi, moi, dans cette entreprise,
C'est que, probablement, je m'y serai mal prise:
Peut-être vous, Monsieur, serez-vous plus heureux.
Voyez-le, parlez-lui; les hommes sont, entre eux,
Plus libres. Eh mon Dieu! si c'est quelque traverse,
Quelqu'un de ces retours, si fréquens, du commerce,
Pourquoi ne pas parler? Eh! ne sait-il pas bien
Que son amour m'est tout, que le reste n'est rien?
Si c'est moi qui devins la cause involontaire
De cette douleur morne, et qu'il s'obstine à taire,
Dites, que mon amour puisse, au moins, effacer
Le mal que j'aurai fait, hélas! sans y penser!
Quoi que ce soit, enfin, de tous mes droits de femme,
Le seul auquel je tiens, le seul que je réclame,
C'est, au jour du malheur, comme au jour du danger,
Le droit de le connaître et de le partager.

JOLLIVET.

Je l'ai déjà tenté; nous essaierons encore.

Mme COURVILLE.

J'ai cru que le prochain mariage d'Isaure...
On vous l'a dit, avec le fils de Lucenal,
De Marseille?..

JOLLIVET.

Comment, c'est là!.. mais je connai
Ce nom: en revenant d'Alger, je me rappelle,
Il n'était question que de cette nouvelle,
Dans la ville: On disait qu'un malheur tout récent,
Le mettait dans un cas assez embarrassant;
On prononçait, tout bas, le mot de banqueroute,
Ce qui mettrait un peu vos projets en déroute.

Mme COURVILLE.

Certe! et Courville ignore... Il faut l'en informer!

JOLLIVET.

Attendons que le bruit vienne se confirmer;
Car ce peut être, aussi, qu'un propos ridicule,
Que la malignité répand, et qui circule;
Rien ne doit être fait avant un mois d'ici,
Il sera toujours temps...

Mme COURVILLE.

En effet...

JOLLIVET.

Le voici.

SCÈNE VIII.

JOLLIVET, Mme COURVILLE, COURVILLE.

COURVILLE, *entrant par le fond.*

Enfin, c'est bien heureux! je suis libre.

JOLLIVET.

A merveille.

Mme COURVILLE, *à Jollivet.*

Monsieur, quelques apprêts qu'il faut que je surveille,
Des ordres à donner pour votre appartement,
Me forcent d'abréger cet entretien.

JOLLIVET,

Comment!
A votre aise!

Mme COURVILLE.

Excusez le soin dont je m'acquitte,
Car c'est pour m'occuper de vous que je vous quitte.

(*Elle sort par le fond, en adressant à Jollivet un salut amical.*)

SCÈNE IX.

JOLLIVET, COURVILLE.

COURVILLE.

Vous voilà donc amis!

JOLLIVET.

Sans doute; et, maintenant,
Ton air sombre me semble encor plus surprenant.
Lorsque le sort relève, en votre propre estime,
Un amour que le Code a rendu légitime,
Quand, grace au secret, mort désormais entre nous,
Ta femme reste pure et sans tache pour tous,
Ton esprit se tourmente, et prend en habitude,
Je ne sais quelle étrange et vague inquiétude.
Que te faut-il de mieux? car, enfin, tu l'aimais;
Ne l'aimerais-tu plus? Parle.

COURVILLE.

Ah! plus que jamais.

JOLLIVET.

Alors, je te comprends: c'est ce Comte...

COURVILLE, *étonné.*

Le Comte!

JOLLIVET.

Sans doute, et, maintenant, je m'en rends très bien
(compte.
J'aime peu, pour ma part, je l'ai dit bien des fois,
Ces grands seigneurs mêlés à nous autres bourgeois;
Rarement leur présence est désintéressé!
Puis, ce billet trouvé... vois-tu, dans ma pensée,

Ce Comte pourrait bien être cause, entre nous...

COURVILLE.

Je comprends à mon tour, et tu me crois jaloux
De ce jeune homme?

JOLLIVET.

Dam!

COURVILLE.

Sois sans inquiétude,
Mon cher: tu me connais, on a quelqu'habitude
De ces matières-là : Je ne suis pas de ceux
Qu'on trompe, et le métier serait par trop chanceux.

JOLLIVET.

Si c'est ainsi, d'où vient cette mélancolie?
A moins d'être fou, certe.

COURVILLE.

Oui, c'est de la folie,
Oui, tu dis vrai, j'ai tort, je suis un songe-creux,
Et je n'ai point d'excuse à n'être pas heureux.

JOLLIVET.

Pourquoi ne l'es-tu pas?

COURVILLE.

N'insiste pas, de grace,
Car toute question m'afflige ou m'embarrasse.
Te voilà près de moi, tes conseils, ta gaîté,
Me rendront le repos et la sérénité.

JOLLIVET.

A la bonne heure, donc! voilà comme il faut être!
Sais-tu que j'hésitais presque à te reconnaître?
Car, enfin, me disais-je, il ne te manque rien:
Que peux-tu désirer?.. tes affaires?..

COURVILLE.

Vont bien,
Très bien : de tous côtés de nouvelles demandes;
Mes fabriques ont peine à suffire aux commandes,
Le tout grace à l'essor immense qu'ont donné
A mes premiers travaux les soins de Dieudonné.

JOLLIVET.

Comment, c'est lui...

COURVILLE.

Lui seul. Un jeune homme capable,
Jollivet! envers qui, vraiment, je suis coupable.

JOLLIVET.

Coupable! Qu'est-ce à dire? et perds-tu la raison?
Traité comme serait l'enfant de la maison...

COURVILLE.

Bel effort! J'ai depuis long-temps une autre idée
Dont l'exécution fut toujours retardée;
C'est un tort que je veux réparer promptement.
Tu sais que je possède un établissement
A Nante?

JOLLIVET.

Une maison qu'on dit fort importante.

COURVILLE.

Le gérant que j'ai mis là-bas me mécontente.
Je le rappelle, et c'est, s'il faut te l'annoncer,
Dieudonné dont j'ai fait choix pour le remplacer.

JOLLIVET.

Dieudonné! se peut-il? Mais, c'est une fortune
Que tu lui donnes là!

COURVILLE.

Sans doute, c'en est une;
Mais quand je lui dois tout, peut-être...

JOLLIVET.

En vérité,
Te voilà dans ton jour de générosité!
Ce pauvre Dieudonné! Mais, je pense, il ignore
Tes projets?

COURVILLE.

En effet, je n'ai rien dit encore.
Eh! tiens, précisément, j'y songe, te voilà,
Qu'il apprenne par toi cette nouvelle-là.

JOLLIVET.

J'y cours, et te réponds que ce brave jeune homme...

COURVILLE.

Eh! voilà bien du bruit! N'est-il pas juste, en somme,
Quand tout me réussit, lorsque je suis heureux,
Qu'un peu de mon bonheur retombe au moins sur eux.

(Jollivet sort par le fond.)

SCÈNE X.

COURVILLE, seul.

Heureux! qu'ils le soient tous! Ce poste où je l'envoie
Si jeune!.. Je jouis d'avance de sa joie.

(Après un silence.)

Ce que c'est que de nous! et qu'une chose prend,
Suivant l'occasion, un aspect différent!
A quoi tient l'avenir de toute une existence?
Ceci m'a rappelé certaine circonstance...
Ainsi que Dieudonné, j'étais alors garçon
Et pauvre comme lui. Soit instinct, soit soupçon,
L'autre... me vint aussi proposer une affaire
Superbe, et qui pouvait, comme celle-ci, faire
Ma fortune en trois ans, le compte était aisé;
Mais il fallait quitter Paris, j'ai refusé:
Le moyen de laisser une femme qu'on aime!..

SCÈNE XI.

COURVILLE, DIEUDONNÉ, arrivant par le fond, puis Mme COURVILLE.

COURVILLE, à Dieudonné.

Ah! c'est vous?

DIEUDONNÉ.

Oui, Monsieur. Je quitte à l'instant
Monsieur Jollivet... (même

COURVILLE.

Ah!

DIEUDONNÉ.

Et je ne sais comment
Vous exprimer...

COURVILLE.

C'est bon, pas de remercîment.

DIEUDONNÉ.

Cette faveur...

COURVILLE.

Était un devoir. Je m'acquitte.

Mme COURVILLE, entrant par le fond.

Ce qu'on dit est-il vrai? quoi! Dieudonné nous quitte!

DIEUDONNÉ.

Oui, Madame, je pars, et je viens, en effet,
Remercier Monsieur de ce nouveau bienfait.

Mme COURVILLE.

Allons, quelque chagrin que ce départ excite,
C'est un avancement dont je vous félicite.

DIEUDONNÉ.

Madame!

Mme COURVILLE.

Car, vraiment, en nous quittant ainsi,
Votre absence va faire un bien grand vide ici,
Et personne n'y voit sans peine la retraite
D'un jeune homme si bon et que chacun regrette,
Ma nièce et moi surtout, nous, en particulier,
Qui, de plus, y perdons le bras d'un cavalier.

COURVILLE.

C'est s'affliger trop tôt, il ne part pas encore.
Je veux qu'il soit ici pour la noce d'Isaure.
J'aurai besoin de lui, de son activité
Pour ordonner le bal...

DIEUDONNÉ, *troublé.*

Monsieur, je suis flatté...
Mais vous exagérez beaucoup mon importance:
Mes soins serviraient peu dans cette circonstance.
Je vous servirai mieux à Nante, et dès demain,
Si vous le trouvez bon, j'en prendrai le chemin.

COURVILLE.

Comment! vous aimez mieux...

DIEUDONNÉ.

Je le demande en grace,
Monsieur, n'exigez pas...

COURVILLE.

Voici qui m'embarrasse.
A parler franchement, car vous nous manquerez.
Cependant qu'il soit fait comme vous désirez,
Partez, que ce ne soit pas moi qui vous arrête.
J'ai préparé pour vous, et je tiens toute prête
Une note; restez, je vais vous l'apporter.

(Il sort par la gauche.)

SCÈNE XII.

DIEUDONNÉ, Mme COURVILLE.

Mme COURVILLE, *qui a observé Dieudonné pendant la scène précédente.*

Vous tenez donc beaucoup à ne pas assister
A cette noce?

DIEUDONNÉ, *embarrassé.*

Mais...

Mme COURVILLE, *souriant avec bonté.*

Vous n'aimez plus la danse?
(Avec intérêt.)
Une larme! Eh bien! là, tenez, en confidence,
Un mot, un seul: Si c'est... retenez bien ceci,
Ce mariage-là qui vous afflige ainsi,
Il n'est pas fait encor.

DIEUDONNÉ, *vivement.*

Comment!..

Mme COURVILLE.

Je n'en puis dire
Davantage à présent.

DIEUDONNÉ.

Hélas! vous voulez rire
De ma douleur, Madame; achevez.

Mme COURVILLE.

Il suffit;
Que celui qui m'entend en fasse son profit.

(Elle sort par le fond.)

SCÈNE XIII.

DIEUDONNÉ, puis COURVILLE.

DIEUDONNÉ, *seul, dans le plus grand trouble.*

Il n'est pas fait encore, a-t-elle dit! Qu'apprends-je?
Il n'est pas fait encore! Ah! quel effet étrange
Ces deux mots... Car, enfin, qu'aurait-elle entendu,
Sinon que tout espoir n'est pas encor perdu?
Et qu'Isaure! Ah! mon Dieu! le bonheur, la surprise..
Je ne sais où j'en suis, et ma tête se brise.
A moi cette lueur! ce rêve d'avenir!
Qui m'eût dit que mon cœur pût encor contenir
Tant de joie, et qu'un jour...

COURVILLE, *rentrant par la gauche, un papier à la main.*

Voilà: je vous rapporte
Vos instructions.

DIEUDONNÉ, *sortant de sa rêverie.*

Quoi?..

COURVILLE.

Vous sentez qu'il importe
D'en bien saisir l'esprit, car, sans être lié
Par la lettre...

DIEUDONNÉ, *à part, avec effroi.*

Ah! mon Dieu! je l'avais oublié!

COURVILLE.

Ainsi donc vous tiendrez votre valise prête
Pour demain. Moi, je vais dire que l'on arrête
Une place au courrier... Eh bien! qu'avez-vous donc?
Vous paraissez troublé!

DIEUDONNÉ.

C'est vrai, Monsieur... Pardon!

COURVILLE.

J'y suis: l'émotion naturelle à votre âge,
Du reste; le plaisir de ce premier voyage...

DIEUDONNÉ.

C'est qu'au contraire...

COURVILLE.

Eh bien! toujours embarrassé!

DIEUDONNÉ.

C'est qu'en effet, Monsieur, je n'ose... je ne sai
Comment vous dire...

COURVILLE.

Quoi?

DIEUDONNÉ.

Que cet honneur insigne,
Je n'ose pas... je crains de n'en être pas digne.
Plus tard... si vous daignez encore y consentir...

COURVILLE, *étonné.*

Comment! mais vous étiez si pressé de partir,
Tout à l'heure!

DIEUDONNÉ.

En effet, d'abord... la perspective
Brillante... Mais, depuis, une étude attentive
M'a fait considérer qu'à mon âge... à vingt ans...

COURVILLE, *dont l'étonnement s'accroît.*

Tant de réflexions! et dans si peu de temps!

DIEUDONNÉ.

J'espère un jour, Monsieur, me faire mieux entendre;
Mais jusque-là, le seul bienfait que j'ose attendre,
S'il est vrai que mon zèle en ait pu mériter,
Monsieur, c'est la faveur de ne vous point quitter.

COURVILLE.

Ainsi?..

DIEUDONNÉ.

Veuillez donc bien recevoir mon excuse,
Monsieur, et surtout croire aux regrets...

COURVILLE, *à part.*

Il refuse!

DIEUDONNÉ.

Ne me retirez point, de grace, vos bontés,
Et croyez bien, ici, qu'il a fallu...

COURVILLE, préoccupé.

Sortez.

(Dieudonné s'incline et sort par le fond.)

SCÈNE XIV.

COURVILLE, seul.

Il refuse! Ah! mon Dieu! Qu'est-ce donc qui se passe
En moi? Que signifie?.. En un si court espace,
Quand tout est convenu, quand tout est arrêté,
Quel est ce changement soudain de volonté?
Cinq minutes, le temps de franchir cette porte,
D'aller prendre chez moi ces notes que j'apporte...
Quelle influence?.. Il n'a vu personne... Eh! mais si!
Lorsque je l'ai quitté, quelqu'un était ici...
Ma femme! Maintenant, oui, je me le rappelle
Très bien, je l'ai laissé, là, tout seul avec elle,
Et c'est depuis ce temps... C'est donc cet entretien
Qui l'a fait réfléchir?.. Je n'y comprends plus rien,
Ou plutôt... ou plutôt je tremble de comprendre!
Ces regrets à l'instant, quand elle vient d'apprendre
Son départ... Si c'était!.. oui, c'est sûr, maintenant!
Et, quand j'y réfléchis, qu'est-il là d'étonnant?
Introduire chez moi... cela n'a pas d'excuse!
Mais cela saute aux yeux! il est clair qu'il refuse
Par la même raison que je l'ai fait jadis,
Lorsque... Mais, quelle idée! et qu'est-ce que je dis?
La chose la plus simple, une idée, un caprice,
Ont bientôt... Faut-il donc que mon humeur s'aigrisse?
Faut-il à tout propos, et sans plus de raison,
Rêver des ennemis jusque dans ma maison?

(Après un silence.)

Eh bien! non, j'ai beau faire, et toujours ma pensée
Retombe sur ce point, obstinément fixée;
Quand le doute une fois dans l'ame a pénétré...
Mais qu'ils se tiennent bien! je les surveillerai.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

Même décoration; les bougies sont allumées.

SCÈNE I.

DIEUDONNÉ, JOLLIVET.

JOLLIVET.

Quoi! c'est là ton secret! cette petite Isaure,
Tu l'aimes?

DIEUDONNÉ.

Dites mieux, dites que je l'adore!

JOLLIVET.

Pourquoi ne pas l'avoir avoué franchement?

DIEUDONNÉ.

Pourquoi! Quand on allait la marier!

JOLLIVET.

Vraiment,
J'oubliais...

DIEUDONNÉ.

Ce n'était déjà plus un mystère:
Vous comprenez, dès-lors, pourquoi j'ai dû me taire.
Qu'espérer d'un amour, qui s'en venait heurter
Un projet d'union, prêt à s'exécuter?
Aussi, j'aurais quitté Paris, quitté la France,
Si l'on avait voulu, quand un mot d'espérance,
Que madame Courville, en passant, m'a jeté,
Fait que j'ai dû changer d'avis, et suis resté:
Pour moi, joie et bonheur, tout est dans cette ville.

JOLLIVET.

Je comprends; et ce mot de madame Courville,
Je me l'explique enfin, et te l'expliquerai.
Profitons du moment: si tu veux, je dirai
Tout à Courville; c'est, tu sais, un très brave homme,
Et qui t'aime beaucoup. Je ne vois pas, en somme...

DIEUDONNÉ.

Ah! vous ne savez pas tout le malheur que j'ai!
Vous supposez, ainsi, mon amour partagé?

JOLLIVET.

Est-ce qu'il ne l'est pas?

DIEUDONNÉ.

Mon Dieu! je vais vous dire
Une chose bizarre, et qui vous fera rire,
Peut-être.

JOLLIVET.

Qu'est-ce donc?

DIEUDONNÉ.

C'est que je n'en sais rien.

JOLLIVET.

Ces choses-là, pourtant, se savent toujours bien.

DIEUDONNÉ.

Non; c'est une froideur, un air d'indifférence,
Qui ne m'a défendu, ni donné l'espérance;
C'est au point qu'elle n'a pas même remarqué
Mon amour, j'en suis sûr.

JOLLIVET.

C'est bien plus compliqué,
Alors; mais, cependant, avec un peu d'adresse...
J'ai beaucoup exercé, moi, sans qu'il y paraisse.
J'ai bien aimé... non pas pour mon compte, s'entend;
J'étais ce qu'on appelle amoureux-consultant.

DIEUDONNÉ.

Pour vos amis, j'entends: leur gloire était la vôtre,
L'un sur l'autre appuyés...

JOLLIVET.

Et j'étais toujours l'autre.
Toi, ce qu'il faut d'abord, c'est qu'on t'aime.

DIEUDONNÉ.

En effet!

JOLLIVET.

Qu'as-tu fait pour cela, voyons?

DIEUDONNÉ.

Ce que j'ai fait?
J'y pense jour et nuit; je souffre, je soupire,
Je m'enivre, en secret, de l'air qu'elle respire...

JOLLIVET.

Voilà tout?

DIEUDONNÉ.

Voilà tout.

JOLLIVET.

Mais, pauvre ami, c'est là
L'enfance de l'art.

DIEUDONNÉ.
Quoi?
JOLLIVET.
Certes, d'après cela,
Il est clair... je le vois, c'est tout un cours à faire;
On l'a mal commencé. Vois-tu, dans cette affaire,
Aimer n'est rien du tout, si, préalablement,
La femme ne sait pas qu'on l'aime.
DIEUDONNÉ.
Mais, comment?
JOLLIVET.
Dame! en le lui disant.
DIEUDONNÉ.
Moi! que j'ose lui dire!..
JOLLIVET.
Ou, quand on ne sait pas parler, on sait écrire.
DIEUDONNÉ.
Écrire, dites-vous? Ainsi, vous me donnez
Le conseil...
JOLLIVET.
Puis, on a les moyens détournés,
On a les petits soins et les galanteries,
Ces mille petits riens, toutes ces niaiseries,
Qui touchent cent fois plus les femmes, que ne font
Le cœur le plus épris, l'amour le plus profond.
J'en ai fait, dans le temps, la liste analytique,
Avec notes, renvois, et table alphabétique;
C'est un traité complet. Je te le prêterai;
Tu t'en pénétreras.
DIEUDONNÉ.
Du moins, je tâcherai.
JOLLIVET.
Et moi, je te réponds qu'avec un peu d'étude...
DIEUDONNÉ.
Jusque-là, pas un mot!
JOLLIVET.
Sois sans inquiétude.
DIEUDONNÉ.
Car je dois ajouter que, depuis ce matin,
Je ne reconnais plus Courville: il est certain
Que ses façons d'agir, franches et dégagées,
Depuis ce moment-là, sont tout-à-fait changées:
On dirait qu'il m'en veut.
JOLLIVET.
T'en vouloir! Et pourquoi?
Pour ce refus? En somme, il ne fait tort qu'à toi.

SCÈNE II.

LES MÊMES, TOM, apportant une malle et divers effets de voyage.

DIEUDONNÉ.
Qu'est-ce? où transportez-vous cette malle?
JOLLIVET, s'approchant.
La mienne,
Je crois!
TOM, désignant la porte dans l'angle à gauche.
Dans cette chambre.
JOLLIVET.
Eh quoi? Mais c'est la sienne.
TOM.
C'est l'ordre de Monsieur.
(Désignant Jollivet.)
Monsieur occupera,
(Désignant Dieudonné.)
Désormais cette pièce; et Monsieur passera
Dans l'autre bâtiment.
(Il entre à gauche.)
DIEUDONNÉ.
Eh bien! monsieur Courville?
JOLLIVET.
Agit d'une façon, qui n'est pas très civile.
Sans consulter les gens, venir les déplacer,
C'est fort leste, et je vais un peu le relancer.
DIEUDONNÉ.
C'est qu'on veut m'éloigner d'ici, la chose est claire.
Je vous le disais bien, suite de sa colère.
JOLLIVET.
Eh bien! je vais la voir, et, malgré qu'il en ait,
Ne t'inquiète pas; j'en aurai le cœur net.
(Il sort par la gauche.)

SCÈNE III.

DIEUDONNÉ, puis LE COMTE, ensuite TOM.

DIEUDONNÉ, seul.
Hélas! c'est sur lui seul, aujourd'hui, que je compte!
Dans l'état où je suis...
(Le Comte entre par le fond.)
C'est vous, monsieur le Comte!
LE COMTE.
J'apporte le coupon que j'ai fait retenir.
Madame n'est pas là?
DIEUDONNÉ.
Je vais la prévenir.
LE COMTE.
Que de bonté, Monsieur!
(Dieudonné sort par la droite.)
(Seul.)
Je suis seul, je respire!
Mon Dieu! quels sentimens cette maison m'inspire!
Je me retranche, en vain, dans cet air affecté
De dissipation et de légèreté;
Je suis pris! Sur ma foi, l'aventure est étrange!
Qui m'eût dit, moi, lion, moi, comte de Varange,
Que je serais un jour le lion amoureux!
J'aurais traité cela de fable! Il est heureux,
Ce Courville! Du moins, à mes projets fidèle,
J'ai trouvé le moyen de me rapprocher d'elle.
Mais Dieu sait, je le dis, à ma confusion,
Tout ce que m'a coûté la transformation!
Me faire industriel, moi, rêveur fantastique,
Mêler la poésie avec l'arithmétique,
Et, c'est le dernier coup que Dieu me réservait,
Méditer les rapports de monsieur Jollivet!
Pour me dédommager, du moins, cette soirée,
Grâces à l'Opéra, lui sera consacrée.
N'ai-je oublié rien?.. Ah! l'important! j'y manquais.
Étourdi que je suis! oublier les bouquets!
Je suis distrait, depuis quelque temps, c'est unique!
(Tom sort de la chambre à gauche, chargé de malles et d'effets qui sont censés ceux de Dieudonné. Le Comte l'arrête.)
Mon ami, voulez-vous bien dire à Dominique,
Mon chasseur, vous savez, il est là qui m'attend,
Qu'il aille, de ma part, commander, à l'instant,
Deux bouquets; et, surtout, qu'il fasse diligence.
Dès qu'on les enverra, vous aurez l'obligeance
De les porter, vous-même, à ces dames.
TOM.
Comptez
Sur moi, Monsieur, j'y vais; seulement, permettez,

Deux minutes, le temps de finir mon ouvrage;
Nous sommes si pressés!

(Il sort par le fond.)

LE COMTE, seul.

En effet, l'entourage
De ce pauvre Courville, et lui, tout le premier,
Déjà je l'ai pu voir, ont un air singulier;
Pour sa femme, les yeux toujours fixés sur elle,
J'y lis une tristesse assez peu naturelle:
Quel en est le sujet, et comment l'expliquer?
Car, c'est par cet endroit qu'il faudrait l'attaquer!
Peut-être le mari, soit calcul, soit caprice,
Tient les cordons un peu serrés, par avarice.
Peut-être il la néglige, et traite avec mépris
Un trésor, dont lui seul ignorerait le prix.
Je m'y perds! mais enfin, graces à quelque adresse,
Je peux me mettre au fait de ce qui m'intéresse.
Il s'agit d'être calme, et de jouer serré.
C'est elle, attention! prenons l'air assuré.

SCÈNE IV.

LE COMTE, Mme COURVILLE, arrivant par la droite. Toilette du premier acte.

Mme COURVILLE.

Pardon pour ma toilette, à peine commencée :
Je vous savais ici, Monsieur; je l'ai laissée,
Redoutant de vous faire attendre.

LE COMTE.

En vérité?
Mais, alors, je maudis mon importunité,
Et m'en veux de troubler, par cette inadvertance,
Une occupation de si haute importance.

Mme COURVILLE.

Un ami tel que vous, Monsieur! Tous les momens
Sont toujours bien choisis...

LE COMTE.

A moi, des complimens!
Qui me tiens trop heureux de vous rendre, Madame,
Au monde, qui se plaint de vous, et vous réclame;
Car vous semblez le fuir, comme si quelque ennui,
Quelque pénible soin, vous éloignait de lui.

Mme COURVILLE.

Monsieur...

LE COMTE.

C'est une erreur, certe; et cette soirée
Témoigne que ma crainte était exagérée.

(Tom entre et reste au fond.)

Mme COURVILLE.

Qu'est-ce? Que venez-vous faire, Tom?

TOM.

Le cocher
De Madame attend là.

Mme COURVILLE.

C'est bien.

TOM.

Il vient chercher
Les ordres de Madame. A quelle heure veut-elle
Ses chevaux?

LE COMTE, à part, étonné.

Ses chevaux!

Mme COURVILLE.

Dites que l'ou attelle
Pour sept heures. C'est bon, laissez-nous.

(Tom sort.)

LE COMTE.

J'ignorais...

Mme COURVILLE.

Cette voiture? Au fait, ce n'est guère à peu près
Que depuis quinze jours...

LE COMTE.

Alors...

Mme COURVILLE.

Une surprise
De mon mari. Ce n'est que pour moi qu'il l'a prise,
D'ailleurs, pour la campagne...

LE COMTE.

Une campagne aussi!

Mme COURVILLE.

Une terre superbe auprès de Margency.
Ah! vous étiez absent. L'autre mois, pour ma fête,
Une galanterie encore qu'il m'a faite.

LE COMTE, surpris.

Ah! c'est..

Mme COURVILLE.

Quoi d'étonnant à ce que je dis là?

LE COMTE, à part.

Décidément, je vois que ce n'est pas cela.

(Haut.)

Quoi d'étonnant! Oh! rien. Seulement, je veux dire
Que le monde est bizarre et bien prompt à médire:
Voyant dans un mari tant de soins complaisans,
Il soupçonne le mal jusque dans ses présens;
Il cherche dans ses dons quelque arrière-pensée.
Que sais-je? Il entrevoit la femme délaissée,
Et nomme méchamment la moindre attention
Un calcul... et peut-être une expiation.
Pour moi, loin d'accueillir un doute qui l'offense,
Vous devez bien penser que je prends sa défense...

Mme COURVILLE.

C'est trop de soin, Monsieur, et le monde, en ceci,
Daigne de mon bonheur prendre trop de souci;
Sa charité, pour moi, s'est trop vite alarmée :
Monsieur, j'aime Courville, et sais en être aimée;
Surtout je ne me plains jamais, et nul, je crois,
N'a le droit d'être ici plus exigeant que moi.

LE COMTE, à part.

Pas encore cela.

(Haut.)

Pardonnez-moi, Madame!
Un désir curieux n'a point guidé mon ame:
Veuillez dans ce discours ne voir qu'un intérêt
Qui ne se permettra jamais d'être indiscret.
A tout à l'heure donc; car mieux vaut, ce me semble,
Partir tous à la fois pour arriver ensemble;
Précisément, depuis la fin de la saison,
Je dois une visite ici, dans la maison,
Chez un vieux conseiller d'état; je vais la rendre
De ce pas, et reviens, dans une heure, vous prendre.

(A part, en s'en allant.)

On me cache un secret, c'est sûr: bon gré, mal gré,
Ou j'y perdrai mon nom, ou bien je le saurai.

(Il sort par le fond.)

SCÈNE V.

Mme COURVILLE, ensuite COURVILLE et JOLLIVET, puis ISAURE, puis DIEUDONNÉ.

Mme COURVILLE, seule.

Quels singuliers discours! Cet interrogatoire...
Où veut-il en venir? et que me faut il croire?

Peu m'importe, après tout : Courville est aujourd'hui
Plus tranquille, et Monsieur Jollivet près de lui...

COURVILLE, entrant par le fond avec Jollivet.

Je te l'ai déjà dit, je te le dis encore,
Je n'ai rien ; que veux-tu que j'aie?

JOLLIVET.

Eh je l'ignore.

Mme COURVILLE, observant son mari, à part.

Quel air, mon Dieu ! ma joie était trop prompte, hélas!

JOLLIVET.

Dieudonné...

COURVILLE.

Quoi! voyons? Puis-je pas être las?
N'ai-je pas mes travaux? et faut-il que je rie
Du matin jusqu'au soir?

JOLLIVET.

Calme-toi, je t'en prie!
On se sera trompé; mais ce déplacement....

(Tom entre par la droite, dépose des pelisses sur un fauteuil et sort.)

COURVILLE.

Qu'est-ce donc? Ces manteaux, pourquoi faire?

Mme COURVILLE, étonnée.

Comment!
N'avez-vous pas parlé, mon ami, de spectacle?

COURVILLE.

Ah! vous avez raison.

Mme COURVILLE.

Survient-il quelque obstacle?
Je ferais avertir le Comte.

COURVILLE, à part.

Oui, l'Opéra,
Tout ce monde, ce bruit, cela me distraira,
Et jamais je n'en eus plus besoin.

ISAURE, arrivant par le fond, deux bouquets à la main.

Ah! ma tante!
Ma tante! voyez donc! et que je suis contente!
Voyez les beaux bouquets que l'on vient d'apporter
Pour nous...

COURVILLE.

Ah! c'est pour vous!

ISAURE.

Tom vient de les monter.

JOLLIVET.

Au fait, ils sont charmans.

COURVILLE.

Et peut-on, je vous prie,
Savoir de qui vous vient cette galanterie?

ISAURE.

De qui?.. C'est vrai, mon Dieu, j'y pense maintenant,
Je n'ai pas demandé.

COURVILLE.

C'est assez étonnant.

(A sa femme.)

Et vous?

Mme COURVILLE.

J'ignore aussi...

JOLLIVET, à part.

Moi, j'y suis, je parie
Que le gaillard a lu déjà ma théorie,
Moyen numéro deux, je le reconnais bien.

COURVILLE.

Qu'on fasse venir Tom.

JOLLIVET.

Cela ne sert à rien.
S'il t'importe si fort de savoir la personne,
Je peux...

COURVILLE.

Tu le sais donc?

JOLLIVET.

Du moins je le soupçonne.
En y pensant un peu, tu l'aurais deviné :
C'est une attention...

COURVILLE.

De qui?

JOLLIVET.

De Dieudonné.

COURVILLE.

Dieudonné!

JOLLIVET.

C'est tout simple : il voulait vous surprendre.
Tu comprends?

COURVILLE.

En effet, je commence à comprendre.

Mme COURVILLE.

Mon ami, si ces fleurs vous inquiètent tant,
Nous ne les prendrons pas. Voyons, soyez content.

(Elle prend les bouquets et les met sur la table.)

JOLLIVET.

Mais il ne vient donc pas? Car il est de la fête,
Je pense?

(Dieudonné entre par le fond.)

Le voici.

(Bas, à Dieudonné.)

La tenue est parfaite,
A merveille.

DIEUDONNÉ, bas, à Jollivet, et tirant à demi une lettre de sa poche.

Ah! Monsieur, si nous pouvions causer
Ce soir... Si vous saviez ce que je viens d'oser!

JOLLIVET, de même.

Je le sais.

DIEUDONNÉ, étonné, de même.

Quoi déjà!

JOLLIVET, de même.

C'est très bien ; continue.

DIEUDONNÉ, à part.

Comment peut-il savoir?..

JOLLIVET, haut.

Ah ça, l'heure est venue,
L'Opéra n'attend pas ; nos chapeaux et partons.

COURVILLE.

Nous n'irons pas.

JOLLIVET.

Comment as-tu dit?

COURVILLE.

Nous restons.

Mme COURVILLE.

Eh quoi! vous voulez?..

COURVILLE.

Oui ; le jour d'une arrivée
Je réfléchis que c'est peut-être une corvée
Pour Jollivet, il est très las.

JOLLIVET.

Mais non.

COURVILLE.

Mais si ;
Tu dois l'être : tant est que nous restons ici.

JOLLIVET.

Cependant...

ISAURE, bas à Jollivet.

Ah monsieur Jollivet, prenez garde;
Quand mon oncle est ainsi, quiconque se hasarde
A lui dire un seul mot, bien loin de le calmer,
Ne fait que l'irriter encore et l'enflammer.

JOLLIVET.
C'est bien!.. je n'y suis plus du tout!
COURVILLE.
Que l'on remonte
Chacun chez soi.
JOLLIVET.
Comment! es-tu fou, de bon compte?
A sept heures! passons plutôt, au coin du feu,
La soirée en famille, amusons-nous un peu :
Qu'est-ce que nous pourrions faire pour nous dis-
Car vraiment, tu parais t'annuyer. (traire?
COURVILLE, préoccupé.
Au contraire.
(Il regarde avec inquiétude Dieudonné, qui cause tout bas avec Mme Courville dans le coin du théâtre.)
JOLLIVET.
Quelque chose de gai... par exemple, on pourrait
Lire les journaux; hein?
(Signe d'impatience de Courville.)
Allons, il paraîtrait
Que je suis mal tombé; passons à d'autres choses.
Une idée! un piquet : je crois...
COURVILLE, hors de lui, et regardant toujours du côté de sa femme
Tu me proposes
Un piquet!
JOLLIVET, interdit.
Pourquoi pas? je voulais... je cherchais
Un moyen de passer le temps : si les échecs,
Pourtant te plaisent mieux...
COURVILLE, de même.
Jouer! une partie
Avec moi!
JOLLIVET.
Qu'as-tu donc? quelle brusque sortie?
COURVILLE, à part.
Comme autrefois, toujours!
(Haut.)
Ce que j'ai! ce que j'ai!
Et c'est toi...
JOLLIVET, à part.
Le cerveau, bien sûr, est dérangé.
COURVILLE, à part.
Jusques à mes amis! est-ce assez de martyre!
(Haut.)
Combien faut-il prier de fois qu'on se retire?
DIEUDONNÉ.
J'obéis.
(Il sort par le fond.)
Mme COURVILLE, à part.
Ah! mon Dieu! prenez pitié de moi!
(Elle sort par la droite.)
COURVILLE, à Jollivet.
Toi, nous aurons demain à causer.
JOLLIVET.
Et de quoi?
COURVILLE.
Rentre chez toi, d'abord.
JOLLIVET.
Ah ça, mais, je t'en prie,
A la fin, quelle est donc cette plaisanterie?
Décidément, si c'est pour me traiter ainsi,
Que tu m'as fait loger dans ta maison, merci!
C'est me faire payer trop cher cet avantage:
Me ballotter ainsi de l'un à l'autre étage,
Me traiter en enfant qu'on fait aller coucher,
Tout cela me fatigue, à ne te rien cacher.
Exerce sur les tiens ton humeur difficile,
Mais moi, j'ai conservé mon ancien domicile,
J'y retourne; entre nous, que tout soit séparé;
J'ai des lettres à toi, je te les renverrai:
Surtout plus de logis commun, chacun le nôtre.
Crois-moi, cela vaut mieux pour l'un comme pour l'au-
Je n'en reste pas moins ton ami de tout cœur, (tre;
Mais ton hôte! mon cher, je suis ton serviteur.
(Il sort par la gauche.)
ISAURE, à Courville.
Vous le laissez partir?
COURVILLE.
C'est bon, Mademoiselle,
Faites ce qu'on vous dit, et trêve à ce beau zèle;
Je viens de vous donner l'ordre de remonter,
Ne me contraignez pas à vous le répéter.
(Il sort par le fond.)

SCÈNE VI.

ISAURE, puis DIEUDONNÉ.

ISAURE, seule.
Qu'a donc mon oncle encor? quelle brusque retraite!
Ce spectacle manqué, vraiment je le regrette,
Car il y venait, lui! — Ce pauvre Dieudonné,
Il ne se doute pas que je l'ai deviné!
Mais mon oncle le veut, fesons-nous violence,
Et si je souffre, au moins, que ce soit en silence.
DIEUDONNÉ, entrant par le fond, à part.
Ils se sont retirés, elle est seule; avançons.
On verra que je sais profiter des leçons.
Voyons, un peu de cœur!
ISAURE, à part.
C'est lui!
DIEUDONNÉ, haut, avec émotion.
Mademoiselle...
Je venais... votre tante... il faut...
ISAURE.
Elle est chez elle,
Monsieur...
DIEUDONNÉ.
Non, ce n'est pas cela que je voulais...
(A part.)
Ah! je me donnerais volontiers vingt soufflets!
Malheureux, mais va donc!
(Haut.)
Il faut bien vous apprendre
Que vous seule...
ISAURE.
Monsieur, je ne puis vous comprendre...
DIEUDONNÉ
Que cette lettre alors...
ISAURE, effrayée.
Que veut dire cela?

SCÈNE VII.

LES MÊMES, Mme COURVILLE, sortant de chez elle.

Mme COURVILLE, à Isaure.
Encore ici!
ISAURE.
Monsieur, ma tante que voilà
Doit savoir avant moi tout ce qui m'intéresse.

Et seule a droit d'ouvrir les lettres qu'on m'adresse.

(Elle prend la lettre des mains de Dieudonné interdit, et la remet à Mme Courville.)

DIEUDONNÉ, à part.

C'est fait de moi! je sens partout comme un frisson!
Elle ne m'aime pas, hélas!

ISAURE, à part, en s'en allant.

Pauvre garçon!

(Elle sort par le fond.)

Mme COURVILLE.

C'est donc vrai, Dieudonné! vous permettre d'écrire!

DIEUDONNÉ.

Ah! madame, je sais ce que vous m'allez dire,
Mais, puisque je m'y vois contraint, je parlerai;
Apprenez un secret...

Mme COURVILLE, avec bonté.

Que j'avais pénétré.

DIEUDONNÉ.

Comment! vous vous doutiez?

Mme COURVILLE, de même.

Je veux vous mettre à l'aise;
Cet amour, entre nous, n'a rien qui me déplaise;
Chacun ici vous aime, et c'est avec plaisir,
Pour moi, que j'aurais vu mon mari vous choisir.
Il fait un autre choix, et, bien ou mal fondées,
Nous devons tous les deux respecter ses idées;
Mais un événement qu'on vient de m'annoncer
Peut, en se confirmant, l'y faire renoncer,
Tout n'est donc pas perdu; je lirai votre lettre,
Je verrai si je peux et dois la lui soumettre;
Revenez me trouver demain matin ici;
Je vous rendrai réponse.

DIEUDONNÉ.

Oh! madame, merci!

Mme COURVILLE.

Un entretien plus long pourrait sembler étrange;
A demain matin.

DIEUDONNÉ.

Ah! vous êtes mon bon ange!

(Il sort par le fond.)

SCÈNE VIII.

Mme COURVILLE, puis LE COMTE.

Mme COURVILLE, seule.

Le bon jeune homme! — Allons, retirons-nous aussi,
— Pour ma part j'aime autant que nous restions ici,
Ce Comte, je ne sais quelle arrière-pensée
Il cache; devant lui je suis embarrassée,
Et Courville qui prend plaisir à l'inviter
Tous les jours!.. désormais, je prétends l'éviter,
C'est le plus raisonnable, et pour cette soirée
Non sans quelque plaisir, je m'en vois délivrée:
Faisons-le prévenir,

LE COMTE, entrant par le fond.

Madame, qu'ai-je appris?
Je viens de voir Courville, et je suis si surpris!
Cette loge...

Mme COURVILLE.

En effet, une affaire imprévue,
Depuis tantôt, depuis que vous ne m'avez vue,
Ne nous permettra pas, pour ce soir, d'en user,
Et mon mari, Monsieur, a dû s'en excuser.

LE COMTE.

Comment! il est donc vrai! rencontre malheureuse,
Affaire bien soudaine, et bien malencontreuse.
Monsieur votre mari, du moins vous a conté...

Mme COURVILLE.

Je n'ai rien demandé, Monsieur: sa volonté
Est la mienne; il a donc suffi que je l'apprisse...

LE COMTE, à part.

Et moi j'y suis, parbleu! c'est évident; caprice
Du mari: ce matin j'avais touché le point;
La pauvre femme l'aime, et lui ne l'aime point.

Mme COURVILLE.

Du reste, que cela, Monsieur, ne contrarie
En aucune façon vos projets, je vous prie.

LE COMTE.

Non, Madame, et voyant tant d'abnégation,
Je veux aussi ma part de la privation;
Mais croyez, croyez bien qu'au moins je m'associe
Aux peines de ce cœur que le mien apprécie.

Mme COURVILLE.

Moi, des peines, Monsieur! qui vous dit?..

LE COMTE.

Pardonnez!
Oui, vos chagrins secrets, je les ai devinés.

Mme COURVILLE.

Quoi! Monsieur! il serait possible!

LE COMTE.

Et j'imagine
Que mon œil en a su découvrir l'origine,
Mais je suis indiscret, je le sens bien: souffrez
Que je prenne congé de vous.

(Il se dispose à sortir.)

Mme COURVILLE.

Non! demeurez!
Quel espoir avez-vous éveillé dans mon âme,
Parlez, parlez, Monsieur!

LE COMTE.

Qu'exigez-vous, Madame?
Que dirai-je d'ailleurs que, souvent averti,
Votre cœur avant moi n'ait déjà pressenti!
Étrange aveuglement, hélas! âme de glace,
Lorsque j'en connais moi tant d'autres à sa place...

Mme COURVILLE.

Tant d'autres!..

LE COMTE.

Un surtout: il a bien combattu,
Il le voulait encore, et long-temps il s'est tu,
Malgré lui son amour s'échappe de son âme...

Mme COURVILLE.

Ciel! qu'entends-je?

LE COMTE.

Eh bien! oui, je vous aime, Madame,
Depuis le soir fatal que, placé près de vous,
J'ai rencontré ces yeux si puissans et si doux!
Ignorant votre nom et qui vous pouviez être,
Il me fallait trouver moyen de vous connaître,
Dieu vint à mon secours, et ce billet laissé...

Mme COURVILLE.

Quoi! ce hasard!..

LE COMTE.

Hasard! et vous l'avez pensé!
Et vous n'avez pas vu que c'était une ruse
Dont l'amour fut la cause à la fois et l'excuse.
Et, m'en eût-il coûté cent fois plus, entre nous,
Qu'à tout prix il fallait me rapprocher de vous!

Mme COURVILLE.

Grand Dieu!..

LE COMTE.

Mais qu'ai-je fait! Je vois votre colère,
Je vous ai devinée et ma sentence est claire!

Oui, vous avez raison, je comprends ce courroux ;
Ce langage, en effet, est si nouveau pour vous
Vous, Madame, si pure, et que chacun révère...

Mme COURVILLE, à part, avec douleur.

Ai-je encore, ô mon Dieu ! le droit d'être sévère ?

LE COMTE.

Vous allez me bannir de chez vous, je le voi,
Votre indignation...

Mme COURVILLE, avec la plus grande douceur.

Monsieur, écoutez-moi :
—Cet aveu, que toute autre eût pris pour un outrage,
Je le pardonne

LE COMTE, avec joie.

Dieu !

Mme COURVILLE.

Mais loin que j'encourage
Un amour que je peux tout au plus excuser,
Je veux être sincère et vous désabuser.
Qu'attendez-vous, Monsieur, franchement ? que j'oublie
Et le nom que je porte et le nœud qui me lie ?
Pouvez-vous le penser ? Mon mari, quel que soit
Ce triste changement dont mon cœur s'aperçoit,
A toute ma tendresse, et, sur cette assurance,
Vous jugez ce qu'il peut vous rester d'espérance.
Vous perdriez sans fruit près de moi, vous voyez,
Des momens qui seraient ailleurs mieux employés ;
Ainsi donc, laissez là cette galanterie,
C'est une honnête femme ici qui vous en prie,
Certaine, en renonçant à des soins superflus,
Que, si vous l'aimez moins, vous l'estimerez plus.

LE COMTE.

Quoi, Madame...

Mme COURVILLE.

Et d'abord, pour vous guérir plus vite,
Evitez le danger, le plus sage l'évite.
Et j'ai pour répondans de votre guérison,
L'éloignement, le temps et surtout la raison.

LE COMTE.

Mais Courville qui part demain pour sa campagne,
Vient de m'y convier.

Mme COURVILLE.

Encor !

LE COMTE.

Je l'accompagne.

Mme COURVILLE.

L'imprudent !—Vous allez refuser sur-le-champ,
Monsieur.

LE COMTE.

Mais un prétexte ?

Mme COURVILLE.

On en trouve en cherchant.
Affaires d'intérêt, rendez-vous de notaire
Que sais-je ? Voici tout, là, dans ce secrétaire,
Ecrivez, et songez que vous allez ici
Agir pour mon repos, et pour le vôtre aussi.

LE COMTE.

Que se passe-t'il là ? Votre voix a, Madame,
Je ne sais quels accents qui pénètrent mon âme,
Il faut donc obéir et céder à vos vœux.

Mme COURVILLE.

Vous voilà raisonnable, et comme je vous veux.

LE COMTE.

Ne me redoutez plus, et puisqu'il faut me rendre,
J'écrirai ce billet.

Mme COURVILLE.

Je reviendrai le prendre.

(Elle sort par le fond.)

SCÈNE IX.

LE COMTE, puis TOM.

LE COMTE, seul.

Elle me laisse seul, allons ! si je conçoi
Quel étrange ascendant cette femme a sur moi !
Tout ce qu'elle a voulu, je viens de le promettre,
Tout, jusqu'à mon départ, tout, jusqu'à cette lettre !
Comment lui résister ?—Et pourtant, malheureux,
Je n'ai jamais senti mon cœur plus amoureux :
Et dire que c'était la dernière entrevue !
Eh bien ! non, malgré moi, j'ai besoin de sa vue,
Je l'aime, et vainement je veux me décider,
Cette lettre... à tout prix, il la faut retarder...

(A Tom qui entre par le fond un paquet cacheté à la main.)

Quoi ? que me voulez-vous !

TOM.

C'était pour cette lettre
Que Monsieur Jollivet m'avait dit de remettre...

LE COMTE.

Mais elle est pour Courville,

TOM.

Oui, mais en ce moment,
Il s'est enfermé seul dans son appartement,
Et comme ce Monsieur a parlé de mémoire,
De rapport, je n'ai pas bien compris,—je dois croire
Que ce sont des papiers d'affaires.

LE COMTE.

Ah je sais
Ce que c'est.

TOM.

Ajoutant qu'ils étaient très pressés ;
Et comme associé...

LE COMTE, prenant le paquet.

Bien, donnez.

(Tom sort.)

Parbleu, l'heure
Est bien choisie, il faut l'avouer ! que je meure
Si je suis en état maintenant...

(Décachetant le paquet avec distraction.)

Mais cela
J'espère, va finir...—Hein ? que vois-je donc là !
Un mémoire daté de cinq ans ! le système
Est singulier... « Ce soir, à neuf heures !.. je t'aime. »

(Vivement.)

Mais ce n'est pas cela, c'est un malentendu,
Et monsieur Jollivet sans doute a confondu :
Une correspondance ! et moi, j'allais commettre
Cette indiscrétion !.. hâtons-nous de remettre
Tout en état : je n'ai rien vu ! je ne sais rien,
Je ne veux rien savoir ! ce serait un moyen
Indigne...

(Après une pause.)

Et malgré moi, pourtant, cette écriture
Que j'ai bien reconnue, et ce peu de lecture,
M'ont appris,—je ne peux maintenant l'empêcher,
Un secret que j'étais, certes, loin de chercher !
Je comprends tout enfin !—Et moi qui, devant elle,
Restais là tout tremblant, comme une demoiselle,
Moi, dès le premier choc qui me suis rebuté,
Tandis qu'en y mettant de la ténacité,
Et qu'en persévérant...

(En apercevant Mme Courville, il serre précipitamment les lettres dans sa poche.)

SCÈNE X.

LE COMTE, Mme COURVILLE.

Mme COURVILLE.

Votre excuse est trouvée,
Monsieur; et votre lettre est, je pense, achevée?..
Donnez.

LE COMTE, avec embarras.

Pardon, Madame...

Mme COURVILLE.

Eh bien! quoi? rien n'est fait?
Pas même commencé!

LE COMTE, de même.

Je l'avoue, en effet...
Oh! ne m'accusez pas, croyez plutôt, Madame,
Que j'avais présumé trop de ma force d'ame...

Mme COURVILLE.

Quoi! malgré le désir que j'avais témoigné!
Je vous avais laissé beaucoup plus résigné
Tout à l'heure, et d'après votre propre assurance,
J'avais lieu de compter sur plus de déférence.

LE COMTE.

Eh! c'est que tout à l'heure, en m'engageant ainsi,
Je me trompais, Madame, et vous trompais aussi;
C'est que, moi, je ne peux, au gré de votre envie,
Renoncer, en un jour, au rêve de ma vie...
Non que je veuille, hélas! amant découragé,
Imposer un amour qui n'est point partagé;
Je ne demande rien, je ne veux rien prétendre,
Rien, Madame, excepté vous voir et vous entendre,
Et prouver à ce cœur, qui put me résister,
Que, si je ne l'obtiens, je sais le mériter.

Mme COURVILLE, dont l'étonnement s'accroît.

Tant d'obstination a lieu de m'interdire,
Monsieur; je vous ai dit ce qu'il fallait vous dire;
L'insistance, à la fin, prendrait un autre nom.
Ainsi, retirez-vous, croyez-m'en.

LE COMTE, plus animé.

Eh bien! non,
Madame, cent fois non! dussé-je vous déplaire,
Dussé-je m'attirer toute votre colère...
Je promettrais, d'ailleurs, que je ne tiendrais pas!
Malgré moi, chaque jour, attaché sur vos pas...

Mme COURVILLE.

Pas un seul mot de plus, Monsieur! En conscience,
Je crois avoir fait preuve, ici, de patience;
Enfin, c'est trop long-temps en abuser.

LE COMTE.

Eh quoi?..

Mme COURVILLE.

Sortez, Monsieur! sortez sur-le-champ de chez moi!

LE COMTE, atterré.

Grand Dieu! chassé! C'est bien, Madame, je sais vivre;
Ma vue est importune, et je vous en délivre;
Tout injuste qu'il est, je cède à ce courroux,
Et je n'oublirai pas que vous êtes chez vous.
Mais, puisque l'espérance à mon âme est ravie,
Puisque je ne dois plus vous revoir de ma vie,
Puisque vous me chassez, souffrez que, dans ce cas,
Je vous rende un dépôt qui ne m'appartient pas...

Mme COURVILLE, prenant les lettres qu'il lui présente.

O ciel!.. entre vos mains!.. Oh! par quelle surprise...
Comment?.. rompre un cachet!..

LE COMTE.

Croyez qu'une méprise...
Mais calmez cet effroi; gardez de supposer
Qu'instruit d'un tel secret, je veuille en abuser;
Non, Madame, jugez mieux de mon caractère.
Je suis homme d'honneur, et sais ce qu'il faut taire,
Et n'en veux que le droit, puisque vous m'y forcez,
De vous dire qu'à l'air dont vous me repoussez,
Il faut qu'en vous le ciel ait, j'ai lieu de le croire,
Mis bien peu d'indulgence, ou bien peu de mémoire.

Mme COURVILLE.

Se peut-il! Dieu m'avait gardé, dans son courroux,
Pour dernier châtiment, de rougir devant vous!
Car je devine tout. Je vois votre espérance,
Et je m'explique, enfin, cette persévérance.
Eh bien! oui! tout est vrai, Monsieur, je l'avoûrai;
Mais vous, à votre tour, qu'avez-vous espéré?
Quoi? que la trahison, dont j'ai fait une étude,
A perdu son horreur, pour moi, par l'habitude?
Oh! vous ne savez pas tout ce que m'a coûté
Un seul jour d'imprudence et de légèreté:
Vous ne les savez pas, ces douleurs infinies,
Ces tourmens sans pitié, ces lentes agonies!
Est-ce pour m'effrayer? comptez-vous m'obtenir,
Par la complicité d'un pareil souvenir?
Que si vous l'avez cru, c'est une chose infâme!
Alors, Monsieur le Comte, alors, la pauvre femme,
Accablée un moment, reprend sa dignité,
Se relève, et vous dit: C'est une lâcheté!
Et ce n'est plus, ici, de votre complaisance,
Qu'elle attend, désormais, d'éviter sa présence;
C'est un ordre. Entendez ceci: que, dès demain,
Je ne vous trouve plus, Monsieur, sur mon chemin,
Ou je vous fais connaître à tous, ou je vous nomme,
Tout haut, de tous les noms qui flétrissent un homme!
Et, maintenant, voyons si vous me résistez,
Car je vais répéter ce que j'ai dit: Sortez!

(Le Comte s'incline et sort, par le fond, sans proférer une parole.)

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE III.

Même décoration. Le matin.

SCÈNE I.

Mme COURVILLE, puis DIEUDONNÉ, ensuite TOM.

Mme COURVILLE, assise à droite, et paraissant sortir d'une profonde rêverie.

Il est parti! la nuit entière s'est passée
Depuis, et chaque instant ramène ma pensée
Sur ce mot, — mot affreux, et dont, en ce moment,
Mon cœur conserve encor le retentissement.
Tristes pressentimens! horrible inquiétude!
Devais-tu prendre, hélas! cette fière attitude,
Pauvre femme! tu crus te relever ainsi,
Et cet homme à présent te tient à sa merci.

DIEUDONNÉ, entrant par le fond.

Pardon de vous troubler, Madame; mais ma lettre...
Hier soir, vous avez bien voulu me permettre...

Mme COURVILLE, se levant.

Ah! c'est vous, Dieudonné?

DIEUDONNÉ.

Je n'y puis plus tenir!

Mme COURVILLE.

C'est juste; j'en avais perdu le souvenir;
Des raisons... des raisons que je ne puis vous dire,
Hier, m'ont empêchée... enfin je vais la lire:
Mais de grâce, calmez cette agitation.

DIEUDONNÉ.

Me calmer! quand ma vie est tout en question!
Quand il dépend d'un mot, d'un seul mot, que je (meure!

Mme COURVILLE, avec bonté.

Fou! — Tout s'arrangera; revenez tout à l'heure.

(Dieudonné sort par le fond.)

Mme COURVILLE.

Pauvres enfans, hélas! car dès long-temps ici,
Mon âme a deviné celle d'Isaure aussi,
Et puisqu'ainsi le sort dispose de ma vie,
Puisqu'à mon pauvre cœur toute joie est ravie,
Allons, consolons-nous du moins, dans ma douleur,
Du bonheur qui me fuit, en m'occupant du leur;
Voyons donc cette lettre.

(Elle la lit tout bas.)

Elle est fort convenable;
Pour peu que mon mari veuille être raisonnable...
J'ai tout lieu d'espérer... hâtons-nous:

(Elle sonne, Tom paraît.)

Allez voir,
Si Monsieur est visible et peut me recevoir.

TOM.

Monsieur vient de sortir pour toute la journée,

Mme COURVILLE.

Quoi! sorti si matin!

TOM.

Il fait une tournée,
Et va jusqu'à Saint-Maur visiter l'atelier
Qu'il y vient d'établir.

(Il sort par le fond.)

Mme COURVILLE, se parlant à elle-même.

Vraiment! — C'est singulier:
D'où lui vient aujourd'hui cette sollicitude?
C'est toujours Dieudonné qu'il avait l'habitude...
Pauvre garçon! — Courville est bizarre, vraiment;
Hier, dépossédé de son appartement,
Ensuite, l'Opéra, — ce matin, autre chose.
Je m'épuise à tâcher d'en pénétrer la cause;
Et Courville est absent, et ne doit revenir
Que ce soir...

SCÈNE II.

Mme COURVILLE, COURVILLE.

COURVILLE, entrant par le fond, à part.

C'en est fait; je n'y puis plus tenir:
Je voulais me distraire un peu par cette absence,
Je ne sais quel instinct secret, quelle puissance
Ramenait malgré moi mes pas de ce côté...

Mme COURVILLE, apercevant son mari.

Comment! c'est vous, Monsieur!

COURVILLE, de mauvaise humeur.

Sans doute... en vérité,
On dirait que ma vue est une chose étrange,
Est-ce que ma présence a rien qui vous dérange?..

Mme COURVILLE.

Je ne dis pas cela, mon ami: seulement
Je vous croyais absent pour tout le jour.

COURVILLE.

Comment!..

Mme COURVILLE.

Votre arrivée, alors, me paraît un peu prompte.

COURVILLE.

Il paraît qu'on vous rend bien exactement compte
De ce que je fais.

Mme COURVILLE.

Mais...

COURVILLE.

Il ne me convient pas,
Que chez-moi des valets observent tous mes pas,
Et je dois m'étonner...

Mme COURVILLE.

C'est cela qui vous fâche?

COURVILLE, s'animant.

Je ne me fâche pas; mais chacun prend à tâche
De me déplaire en tout; j'évitais d'en parler,
Mais rien ne va chez moi comme il faudrait aller.

Mme COURVILLE.

De quoi vous plaignez-vous? quelle étrange querelle?
Cette mauvaise humeur...

COURVILLE.

Est assez naturelle,
Certes!..

Mme COURVILLE.

Tenez, Monsieur, je crois que le moment
Est venu de parler tout haut et franchement.
Cette distraction, cette bizarrerie,
Cette humeur qui paraît chaque jour plus aigrie,
Ce fatal changement enfin, que je vois bien,
Depuis long-temps j'en souffre et je n'en disais rien;

Eh bien, car trop long-temps, Monsieur, je me suis
Car cette incertitude est affreuse et me tue, (tue,
Je vous adjure, ici, Monsieur, si vous souffrez,
Au nom du ciel, soyez sincère et m'éclairez!
Souvent injuste et dur pour tout votre entourage,
Ce jeune homme, depuis hier vous porte ombrage,
Il n'est pas jusqu'à moi qu'on n'ait pu voir traiter
D'un ton que je croyais, certes, peu mériter,
Comment justifier cette rigueur extrême?
Répondez; qu'a-t-il fait, et qu'ai-je fait moi-même?

COURVILLE, à part.

Ce ton de vérité... non! mes sens abusés
Me trompaient! comment croire?..

Mme COURVILLE.

Eh bien! vous vous taisez!
Et moi je vous devine; et cette brusquerie,
Ce caractère sombre et que tout contrarie,
Je comprends tout, malgré ces détours superflus,
Monsieur, et je vois bien que vous ne m'aimez plus!

COURVILLE, ému.

Moi! ne plus vous aimer! qui, moi! que ma mémoire,
Oublieuse à ce point!.. Et vous l'avez pu croire!
Et que je reniais ainsi, triste insensé,
Et tous nos souvenirs, et tout notre passé!
Non, non, votre tendresse à tort s'est alarmée;
Jamais, jamais ce cœur ne vous a plus aimée,
Et pourtant je vous fais souffrir... Oui, c'est affreux!
Je suis un fou, je suis... je suis bien malheureux!

Mme COURVILLE.

Malheureux! vous! en quoi? Tout vous rit, on vous

COURVILLE. (aime...

Tenez, je n'ose pas me le dire à moi-même,
Et, chaque fois, voyant la façon dont j'agis,
Je m'en veux dans le fond du cœur, et j'en rougis;
Mais c'est plus fort que moi; ridicule ou faiblesse,
Dans l'état où je suis souvent un rien me blesse.
Il faut me pardonner. Je vous dirai, pourtant,
Puisque vous me citiez ce jeune homme à l'instant,
Que j'ai quelques raisons, dont vous serez instruite
Quand il en sera temps, d'observer sa conduite.
Ainsi, je vous en prie, entre nous, évitez
De l'avoir toujours là, debout à vos côtés.
Faites cela pour moi; c'est une complaisance
Dont je vous saurai gré. Du reste, sa présence
Ne me gênera plus bientôt, car je prétends
Disposer de sa place avant qu'il soit long-temps.

Mme COURVILLE.

Vraiment! ce qu'il a fait est donc bien condamnable?

COURVILLE.

Fiez-vous-en à moi, suis-je déraisonnable?
Je veux croire, et cela doit vous suffire ici,
Que vous n'êtes en rien mêlée à tout ceci.

Mme COURVILLE.

C'est donc bien grave, enfin?

COURVILLE.

Très grave.

Mme COURVILLE, à part.

Et sa demande?

Le moyen, maintenant, que je le recommande?

COURVILLE.

Vous me promettez donc de n'avoir plus jamais
D'entretiens avec lui?

Mme COURVILLE.

Non, je vous le promets.

COURVILLE.

Mon cœur avait besoin de pareille assurance.
Et vous m'avez rendu la joie et l'espérance.
Je vous ai fait souffrir tous de ma dureté;
Jusqu'à mon vieil ami, comme je l'ai traité,
Ce pauvre Jollivet! au point qu'il m'abandonne.
Je veux le voir, je veux aussi qu'il me pardonne;
Je n'ose aller chez lui, mais deux lignes de moi,
Deux lignes d'amitié l'apaiseront, je crois;
Dans un instant ma lettre est prête et je l'envoie.
Je sens là qu'il me manque! il faut que je le voie...
Et qu'ici, puisqu'enfin le bonheur m'est permis,
Nous soyons tous heureux, et surtout bons amis.

(Il serre la main de sa femme et entre à gauche.)

SCÈNE IV.

Mme COURVILLE, seule.

J'ai retrouvé Courville! Ah! toutes mes souffrances
S'effacent! Mais, voyez, croyez aux apparences,
Ce jeune homme!.. Et c'est moi qu'il prenait pour
(appui;
J'allais me compromettre en agissant pour lui.
Je ne veux me mêler en rien de cette affaire,
Maintenant... Mais, alors, cette lettre, qu'en faire?
La rendre? assurément; mais je vais susciter
Une explication qu'il convient d'éviter.
Gardons nous d'ajouter au tort involontaire
D'avoir légèrement promis mon ministère;
Je ne dois, désormais, le voir ni lui parler,
Et ce billet, en somme, il vaut mieux le brûler.

(Elle le jette au feu.)

SCÈNE V.

COURVILLE, Mme COURVILLE.

COURVILLE, rentrant.

Ma lettre est envoyée, et s'il me boude encore...
Que brûlez-vous donc là?

Mme COURVILLE, à part.

Courville!.. qu'il ignore...

(Haut.)

Moi?.. rien...

COURVILLE.

Rien, dites-vous?.. Mais que vois-je
Par terre? Une enveloppe!.. (donc là

(Il la ramasse.)

Mme COURVILLE.

Eh bien! que fait cela?

COURVILLE.

C'était donc une lettre? Et qui peut vous écrire?

Mme COURVILLE.

Mais ce n'est pas à moi qu'on écrit; veuillez lire
L'adresse, et vous verrez...

COURVILLE.

La main de Dieudonné!

Mme COURVILLE.

C'est vrai; mais ce billet ne m'est pas destiné,
Vous dis-je, et puisqu'il faut vous le redire encore,
Veuillez lire le nom!

COURVILLE.

« Mademoiselle Isaure. »

En effet; mais, alors, pourquoi l'avoir brûlé,
Ce billet? et surtout sans m'en avoir parlé?
C'est ma nièce...

Mme COURVILLE.

Sans doute, et je voulais le faire ;
Mais quelque temps encor souffrez que je diffère.

COURVILLE.

A la bonne heure ! Mais, cependant, convenez
Qu'il est bien singulier...

Mme COURVILLE.

Là ! vous y revenez !
Malgré l'engagement que vous venez de prendre !
Eh bien ! soit ; quelque mal que j'aie à vous com-
(prendre,
Et puisque vos discours, dont j'ignore le sens,
Semblent cacher pour moi des doutes offensans,
Puisque vous supposez je ne sais quel mystère,
Vous saurez tout, Monsieur, je ne veux rien vous taire.
Apprenez...

COURVILLE.

Eh bien ! non, je ne veux rien savoir !
Je vous crois, je vous aime, et veux le faire voir.
Ne me regardez plus avec cet air de crainte :
Je ne demande rien de vous par la contrainte.
En autre jour, plus tard, enfin quand vous croirez
Le moment favorable, alors vous parlerez,
Jusque-là, résigné, mais plein de confiance,
J'attendrai sans murmure et sans impatience,
Et sans jamais risquer un seul mot, pour tenter
De savoir un secret que je veux respecter.

Mme COURVILLE, à part.

Qu'entends-je? Le bonheur, la joie... Et de lui-même..

COURVILLE.

Vous ne me dites rien ?

Mme COURVILLE.

Je dis que je vous aime.

(Elle sort par le fond.)

SCÈNE V.

COURVILLE, seul.

Elle m'aime ! Ah ! j'avais besoin de ce mot-là,
Car cette lettre... Allons, oublions tout cela ;
Je ne suis pas fâché, vraiment, de me remettre,
Et puisqu'enfin j'ai l'âme en paix... Maudite lettre !

(Il se promène.)

Car c'est plus fort que moi ; mais, là, comme un frisson,
J'ai senti dans mon cœur se glisser un soupçon,
Autrefois... Mais que dis-je ? et quelle idée horrible !
Quoi ! le nom d'une enfant !.. Non, non, c'est impos-
Voilà comme je suis, pauvre fou qui ne sai (sible ;
Trouver, dans le présent, qu'un reflet du passé !
Ce refus de partir, c'est, comme pour moi-même,
La crainte de quitter une femme qu'il aime.
Cette lettre ? une ruse, un moyen, dont j'usai.
Pour s'écrire, à couvert sous un nom supposé ;
Tout...

(Apercevant les bouquets restés sur la table.)

Jusqu'à ce bouquet, qu'une enfant étourdie
Apporte, sans savoir, me devient perfide !

(Il prend un des bouquets.)

Pauvres fleurs ! Ah ! je suis bien ingrat envers vous,
A qui j'ai dû, jadis, tant de momens si doux !
Heures des rendez-vous, que nos cœurs savaient lire !

(Il compte machinalement les fleurs du bouquet.)

Deux roses : c'était clair, et cela voulait dire...

(Deux heures sonnent à la pendule.)

Deux heures !

(Dieudonné paraît à la porte du fond.)

Dieudonné ! Quel rapport ! Juste ciel !
Mais j'avais donc raison, tout est donc bien réel !

SCÈNE V.

DIEUDONNÉ, COURVILLE.

DIEUDONNÉ.

Personne ! et, maintenant, je peux...

COURVILLE, allant au-devant de lui.

C'est inutile !
Elle n'est pas ici, Monsieur.

DIEUDONNÉ, stupéfait.

Monsieur Courville !

COURVILLE, avec une rage concentrée.

Ah ! ce n'était pas moi que vous attendiez là !
Vous êtes un infâme, entendez-vous cela ?

DIEUDONNÉ.

Monsieur, que signifie ?..

COURVILLE.

Et vous allez m'en rendre
Raison...

DIEUDONNÉ.

Comment ! Monsieur, je ne puis vous comprendre.

COURVILLE.

Vous ne comprenez pas ! vous faites l'ignorant !

(Montrant Jollivet qui entre.)

Eh bien ! voici quelqu'un qui vient et qui comprend !
Attendez-moi, Monsieur !

(Il sort par la gauche.)

SCÈNE VI.

DIEUDONNÉ, JOLLIVET.

JOLLIVET, entrant par le fond.

Mon cher, que je t'embrasse !
Il paraît que nous tous sommes rentrés en grace ;
Je reçois de Courville un mot qui, Dieu merci,
M'apprend que tout va bien, que tout est éclairci.
Je le savais bien, moi, qu'il suffisait d'attendre,
Et que l'on finirait, tôt ou tard, par s'entendre,
Courville... Eh! qu'as-tu donc? tu parais mécontent...

DIEUDONNÉ.

J'ai... que je vais me battre, avec lui, dans l'instant.

JOLLIVET.

Miséricorde, un duel ! Moi, qui, l'âme ravie,
Accourais... à présent, il en veut à ta vie !
A quel propos, bon Dieu ! car, encor, faut-il bien
Un motif pour tuer les gens ?

DIEUDONNÉ.

Je n'en sais rien !
Il me renvoie à vous !

JOLLIVET.

A moi ! qui m'ingénie
A chercher... C'est, vraiment, de la monomanie !
Aussi, je te défends de te prêter, en rien...

DIEUDONNÉ.

Oui, vous avez raison, maintenant ; je vois bien,
Si grave qu'ait été l'insulte, et si sensible,
Qu'un duel est, entre nous, tout-à-fait impossible :
Il fut mon bienfaiteur, et, loin de l'en punir,

S'il a pu l'oublier, je dois m'en souvenir;
Et, si c'est ma présence ici qui l'importune,
Il est une autre voie, encore, il en est une
Plus sûre, que je sais... J'entends du bruit! Adieu,
Mon seul ami, je suis bien malheureux!

(Il sort par le fond.)

JOLLIVET.

Grand Dieu!
Voudrait-il me tromper? C'est qu'il est bien capable
De faire un mauvais coup, dont je serais coupable,
Le malheureux! Courons!..

Mme COURVILLE, entrant par la droite.

Ah! monsieur Jollivet,
Vous voilà! Mon mari, tantôt, vous écrivait..

JOLLIVET, dans le plus grand trouble.

Pardon, madame... un duel... il y va de sa vie!
Pourvu qu'il en soit temps!

(Il sort précipitamment par le fond.)

SCÈNE VIII.

Mme COURVILLE, COURVILLE.

Mme COURVILLE.

Grand Dieu! que signifie?
Ce trouble... ce langage... il me glace d'effroi;
Un duel! Eh! mais qui donc va se battre ici?

COURVILLE, entrant par la gauche.

Moi,
Madame.

Mme COURVILLE.

Vous, Monsieur! Se peut-il? Malheureuse
Que je suis! Mais, Monsieur, c'est une chose affreuse!
Et contre qui, mon Dieu! Parlez!.. Oh! j'en mourrai,
Monsieur; mais, parlez donc!

COURVILLE.

Au fait, je parlerai,
Madame, vous avez raison: l'heure est venue,
L'heure où la vérité vous doit être connue.
Il faut que vous sachiez ce que, depuis deux ans,
Je dévore d'ennuis et de chagrins cuisans;
Sentir sous un fardeau sa poitrine oppressée,
Tourner incessamment autour d'une pensée,
L'écarter sans relâche, et la trouver partout,
Implacable, obstinée, et qui se mêle à tout.
Voilà ma vie, à moi... jusqu'au jour... car le doute
Semble encore plus affreux que le mal qu'on redoute,
Jusqu'au jour où j'en vins pourtant à regretter
Même l'incertitude et le droit de douter!

Mme COURVILLE.

Et que savez-vous donc? car, à moins d'un prodige,
Je ne puis deviner...

COURVILLE.

J'ai tout appris, vous dis-je!
Mais, grace à Dieu, le jour de la vengeance a lui,
Madame, et je me bats, dans une heure, avec lui.

Mme COURVILLE.

Avec lui! Mais, qui donc?

COURVILLE.

Faut-il que je le nomme?
Ah! vous ne savez pas encor quel est cet homme!
Un malheureux que j'ai nourri dans ma maison,
Et qui m'en a payé par une trahison!

Mme COURVILLE, stupéfaite.

Comment!

COURVILLE.

Ne jouez pas, de grace, la surprise.

Mme COURVILLE.

Quoi! c'est donc sérieux? Pourquoi m'avez-vous prise?
C'est horrible, Monsieur! Et qui vous donne ici
Le droit que vous prenez de me parler ainsi?
Ma tendresse s'est-elle un seul jour démentie?
Est-il, pour un mari, plus sûre garantie
Faut-il que son esprit, en tortures fécond...

COURVILLE, à demi voix.

Qui trompa le premier...

Mme COURVILLE, l'interrompant.

Peut tromper le second!
C'est là votre pensée!.. Ah! ce mot-là m'éclaire.
Oui, vous avez raison, et Dieu, dans sa colère,
Veut que mon châtiment soit dans ce souvenir;
Mais était-ce par vous qu'il devait me punir!
Voilà donc le secret de cette triste vie!
Voilà de quel fantôme elle était poursuivie!
C'est justice, après tout, et le ciel offensé,
Fait retomber sur nous tout le poids du passé;
C'est l'expiation terrible et salutaire
Qu'il sait bien, tôt ou tard, trouver pour l'adultère,
Talion mérité, calcul juste et profond,
C'est le premier mari vengé par le second!

COURVILLE.

Que dites-vous, Madame!

Mme COURVILLE.

Oui, coupable et complice,
Résignons-nous tous deux à subir ce supplice,
Acceptons ce tourment, vous, de vous défier,
Et moi d'être réduite à me justifier;
Dévorons, il le faut, la honte que j'éprouve,
—Monsieur, je ne suis pas coupable.

COURVILLE, ébranlé.

Tout le prouve:
Hélas! et par malheur, on ne m'abuse pas!
Mille indices certains trouvés à chaque pas,
Mille témoins parlants vous accusent, Madame.

Mme COURVILLE.

Des indices, Monsieur! des témoins! sur mon âme
Je ne vous comprends plus!.. Allez, Monsieur, allez!
J'ignore ces témoins si sûrs dont vous parlez,
Mais je vous le dis, moi; cette adresse vantée,
Cette sagacité si souvent exaltée,
N'en soyez pas si fier, et, pour votre bonheur,
Laissez en d'autres mains le soin de votre honneur.
Oui, quand vous vous lassiez, pauvre visionnaire
A poursuivre sans fin un crime imaginaire,
Tandis que ce regard si perçant et si clair
S'usait naïvement sur un rival en l'air,
Un rival sérieux, un rival véritable
Admis sous votre toit, assis à votre table,
Heurtait impunément et toujours, et partout,
Vos yeux qui s'obstinaient à ne rien voir du tout!
Peu s'en fallait que grace à votre complaisance,
Il n'accomplît chez vous, presque en votre présence,
Ses desseins qu'il voilait d'un semblant d'amitié,
Et vous n'avez rien vu! Vous me faites pitié!

COURVILLE.

Quoi!..

Mme COURVILLE.

Mais rassurez-vous, Monsieur, la Providence
N'a pas fait contre vous tourner votre imprudence,
Et votre bonheur, en proie au premier séducteur,
A trouvé dans moi-même un plus sûr protecteur,

Rassurez-vous, vous dis-je, et prenez confiance,
Je l'ai chassé.

COURVILLE.

Son nom ?

Mme COURVILLE.

Mais votre imprévoyance,
Peut-être le hasard aussi qui conspirait
L'avaient mis de moitié dans ce triste secret,
Et j'ai lutté pour vous, pauvre femme éperdue,
Et je vous ai sauvé, mais je me suis perdue!
Mes jours, d'un mot de lui, peuvent être brisés...

COURVILLE.

Mais son nom !

TOM, entrant par le fond, une lettre à la main.

De la part du Comte.

(Il remet la lettre à Mme Courville et sort.)

COURVILLE.

Eh bien ?..

Mme COURVILLE, donnant la lettre à son mari.

Lisez !

COURVILLE, lisant.

« Madame, revenu chez moi, et demeuré seul sous l'impression de vos dernières paroles, j'obéis à un impérieux besoin de mon cœur en vous rassurant tout d'abord sur la loyauté d'un homme que vous pouvez croire votre ennemi. Outragée par l'aveu d'un amour téméraire, vous l'avez repoussé avec l'indignation qu'il méritait, je le reconnais, Madame, et c'est mon obéissance qui se chargera de vous prouver mon repentir. Vous ne me reverrez plus. Demain, au point du jour, je serai parti pour les États-Unis où m'appellent des fonctions que je refusais pour vous, mais que je dois accepter maintenant. Quant à ce secret que le hasard m'a révélé, vous pouvez le laisser avec confiance sous la garde de mon honneur de gentilhomme, et me croire le plus sincère comme le plus respectueux de vos amis. »
Qu'ai-je lu ! c'était lui ! qu'est-ce donc que j'éprouve ?
Je devine... ces fleurs...

SCÈNE IX.

Les Mêmes, ISAURE, entrant par le fond.

ISAURE.

Mon oncle... ah! je vous trouve.
Mon oncle, écoutez-moi !

COURVILLE.

Quoi? que me voulez-vous ?
Ce n'est pas le moment maintenant, laissez-nous.

ISAURE.

Vous laisser ! sachez donc... je quitte à l'instant même
Ce pauvre Dieudonné si bon, que chacun aime,
Mon oncle, et vainement j'ai voulu l'arrêter,
Croiriez-vous qu'il persiste et qu'il veut nous quitter?

COURVILLE.

Quoi ?..

ISAURE.

Mon oncle, empêchez une pareille chose,
Je m'en voudrais toujours, car j'en serais la cause,
Car enfin, maintenant, dussé-je vous fâcher,
Il faut bien me résoudre à ne vous rien cacher,
Nous nous aimons...

COURVILLE.

Comment ! se peut-il ! Est-ce un songe?
Non, ces accents... comment supposer le mensonge?..

Madame, mon enfant, comment vous témoigner...
Mais ce pauvre jeune homme, à quoi bon s'éloigner?

(Il sonne. Tom paraît.)

Va chez Dieudonné, cours; qu'il veuille ou non, n'importe,
Amène-le vers moi! Tu vois bien cette porte,
S'il la franchit... eh bien quoi, tu n'es pas parti !
Ah !

TOM.

Monsieur Dieudonné tout à l'heure est sorti.

COURVILLE.

Que dis-tu là ?

TOM.

J'étais à la porte d'entrée,
Et même je ne sais, sa figure égarée...

COURVILLE, à part.

Grand Dieu! son désespoir... je crains de deviner...
S'il était vrai? Comment jamais me pardonner!

(A Tom.)

Appelle tous mes gens, qu'ils viennent tout de suite!
Va, qu'on se mette tous ensemble à sa poursuite...
Ou plutôt non, c'est moi, moi seul qui, sur ses pas,
Dois courir, c'est moi seul...

SCÈNE X.

Les Mêmes, JOLLIVET, entrant par le fond et tenant Dieudonné par le bras, DIEUDONNÉ.

JOLLIVET, à Dieudonné qui se débat.

Je ne te lâche pas!

DIEUDONNÉ.

Laissez-moi !

COURVILLE et Mme COURVILLE.

Lui !

ISAURE.

Ciel!

JOLLIVET.

Oui, malheureux que vous faites !
Oui, c'est lui que vous tous ici tant que vous êtes,
Avez réduit au point... mais je l'ai rencontré
A temps, et Dieu merci, je l'en empêcherai ;
Et puisque le hasard une fois nous rassemble,
Nous allons donc enfin nous expliquer ensemble !
Tu vas me dire un peu...

COURVILLE.

Que tout est éclairci,
Que tous les torts étaient à moi dans tout ceci ;
Que c'est un bon jeune homme, entends-tu? que j'estime
Que j'aime, et qu'une erreur seule a rendu victime;
Qu'il est mon successeur à compter d'aujourd'hui,
Et que s'il veut la main d'Isaure, elle est à lui.

DIEUDONNÉ.

A moi! que dites-vous? Oh! ma tête s'égare!
Tant de bonheur...

COURVILLE.

C'est bien le moins que je répare
Le mal...

DIEUDONNÉ, passant auprès d'Isaure.

A moi! Mais quoi? son cœur...

COURVILLE.

Ne craignez rien,
Elle vient d'avouer...

ISAURE, interrompant son oncle.

Je le lui dirai bien !